

Hommage de l'auteur

B

LA FIN
DE
L'HUMANITÉ

PAR

LE M^S DE NADAILLAC

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TURIN ET DE MADRID
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD

~~~~~  
EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*  
~~~~~

PARIS

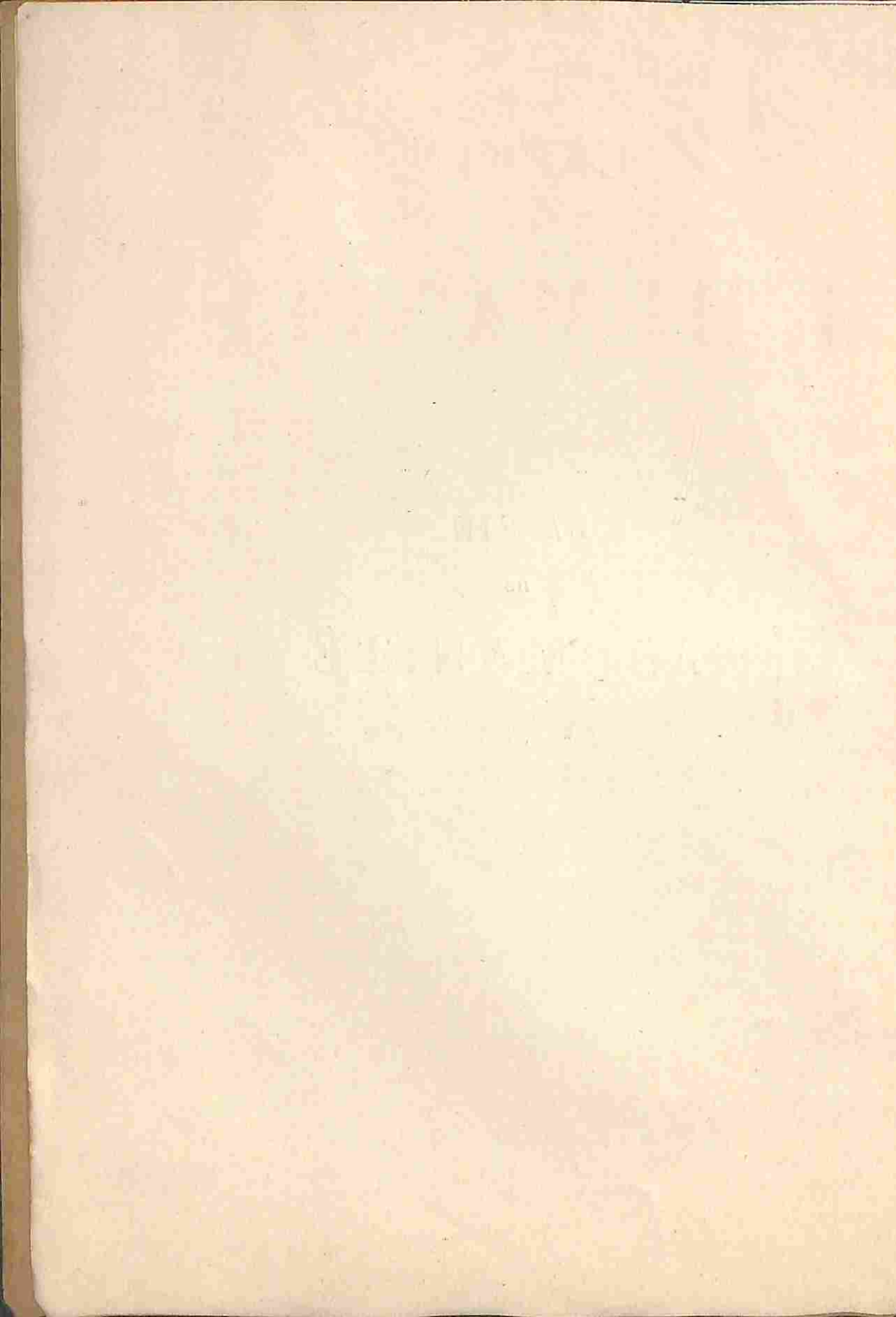
DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS

18, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 18

—
1897



LA FIN
DE
L'HUMANITÉ



LA FIN
DE
L'HUMANITÉ

PAR

LE M^{IS} DE NADAILLAC

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
ASSOCIÉ ÉTRANGER DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE
CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE TURIN ET DE MADRID
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DU NORD

EXTRAIT DU *CORRESPONDANT*

PARIS
DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS
48, RUE DES FOSSÉS-SAINT-JACQUES, 48

—
1897

THE

MEMORIAL

OF

THE

OF

AND

OF

1857

LA FIN DE L'HUMANITE

I

L'univers tel qu'il existe avec ses grandeurs et ses magnificences a eu un commencement; il doit nécessairement avoir une fin, tout au moins dans sa forme actuelle. Telle est la loi universelle qui régit la création, et chaque nouvelle découverte de la science le proclame avec éclat. Quelle a été l'origine de la nébuleuse primitive? Quelle a été l'origine de la vie? La science ne peut nous l'apprendre; sa vraie et solide gloire, a dit avec une haute raison l'abbé de Broglie, est de reconnaître les limites qui lui sont imposées ¹.

Si les recherches de l'homme ne lui apprennent rien sur l'origine du globe, sur l'origine des êtres qui le peuplent, il est permis de prévoir quelle sera leur fin. Le soleil, écrit un savant éminent, se condense et se contracte. Sa fluidité actuelle doit aller en s'affaiblissant. Il arrivera un moment où la circulation qui alimente la photosphère commencera à se ralentir; alors la radiation de chaleur et de lumière diminuera, la vie végétale et la vie animale se resserreront de plus en plus vers l'équateur terrestre; quand cette circulation aura cessé, la brillante photosphère sera remplacée par une croûte opaque et obscure qui supprimera immédiatement toute radiation lumineuse. Réduit désormais aux faibles radiations stellaires, notre globe sera envahi par le froid et les ténèbres de l'espace. Les mouvements continuels de l'atmosphère feront place à un calme complet; la circulation aërotellurique de l'eau qui vivifie tout, aura disparu; les derniers nuages auront répandu leurs dernières pluies; les rivières cesseront de ramener à la mer les eaux que la radiation solaire lui enlevait. La mer elle-même entièrement gelée cessera d'obéir au mouvement des marées; la terre n'aura d'autre lumière que celle des étoiles filantes qui continueront à pénétrer l'atmosphère et à s'y enflammer ².

¹ *Correspondant*, 10 nov. 1891.

² Faye, *l'Origine du monde*.

Dans de semblables conditions, la vie telle que nous la connaissons ne pourrait plus exister, et telle serait, selon M. Faye, sa fin.

Un savant bien connu des lecteurs du *Correspondant* enseigne une autre cause de destruction. D'après les données les plus récentes de la science, dit M. de Lapparent¹, l'altitude moyenne de la terre ferme peut être représentée par un plateau uniforme dominant de 700 mètres le niveau de la mer. Ce plateau est l'objet des attaques incessantes de l'Océan d'un côté, des agents atmosphériques de l'autre. Les rivières ne cessent de porter à la mer les menus débris de roches désagrégées par les alternatives de l'humidité et de la sécheresse, du froid et du chaud, de la gelée et du dégel. Cette action constante diminue chaque année la masse continentale dans une proportion que l'on a évaluée à plus de 10 kilomètres cubes².

Il faut encore tenir compte de l'action dissolvante des eaux continentales chargées d'acide carbonique. D'après des études faites à l'embouchure du Mississipi, de la Tamise et du Danube, la quantité de matières en dissolution enlevées annuellement aux continents ne serait pas inférieure à 5 kilomètres cubes.

Il est enfin un troisième facteur, l'ablation des falaises qui forment nos rivages, que M. de Lapparent apprécie et qu'il porte à 3 mètres par siècle; quand on entend le fracas des vagues déferlant sur les falaises, quand on est témoin des immenses et fréquents éboulements qui succèdent à ces mouvements tumultueux, on est bien tenté de croire que c'est là un minimum. Il permet de conclure que, tandis que les eaux courantes enlèvent à la terre ferme plus de 10 kilomètres cubes, la mer n'atteint pas même la dixième partie de ce chiffre³.

Ces chiffres réunis donnent un total de 15 à 16 kilomètres cubes enlevés chaque année à la masse continentale, et si l'on tient compte des dépôts sédimentaires qui viennent se loger au fond de la mer, l'altitude du plateau subit chaque année une perte de 155 millièmes de millimètre. Ces calculs ne peuvent être que très approximatifs; mais supposons-les exacts, si les agents actuels

¹ *Bull. Soc. Géog.* 1890, p. 472.

² Murray, *Scottish Geographical Magazine*.

³ M. de Lapparent nous donne les éléments de ce calcul. Il admet 50 mètres comme la hauteur moyenne des falaises, 200 000 kilomètres comme longueur des côtes (Elisée Reclus, *les Continents*). Appliquant ces chiffres à ceux qui expriment la superficie, aujourd'hui bien connue, de la terre, on trouvera que la perte admise de 1500 mètres cubes par kilomètre et par an, donnera 300 millions de mètres cubes, soit annuellement trois dixièmes de mètre cube.

continuent leur action dans des conditions semblables à celles dont nous sommes témoins, il faudrait quatre millions et demi d'années pour raboter complètement la surface de la terre, entraîner l'inévitable submersion des continents et mettre fin sur notre globe à toute vie végétale ou animale. L'extinction du soleil, la privation de toute lumière, de toute chaleur, amèneraient peut-être plus rapidement encore les mêmes conséquences. Mais, ici aussi, ce danger ne menace la terre que dans un nombre incalculable de siècles, nombre qui dépasse toute prévision humaine et qui ne peut offrir à l'homme qu'un intérêt de pure curiosité.

Il n'en serait pas de même, si les conclusions présentées par le général Brialmont à l'Académie royale de Belgique étaient fondées¹. Dans un petit nombre de siècles, trois ou quatre tout au plus, l'homme se trouverait en face des problèmes les plus redoutables, de tous ceux qui ont marqué son existence, dus cette fois non à des agents sur lesquels il ne peut exercer une action, mais à sa seule initiative, à sa seule volonté. L'accroissement de la population du globe est aujourd'hui si rapide, que si elle devait continuer dans les mêmes proportions, l'étendue des terres cultivables ne suffirait plus à sa subsistance et à celle des bestiaux indispensables à ses besoins. Le résultat ultime des progrès dont nous sommes si fiers serait donc l'anéantissement de la race humaine, le retour à la barbarie des survivants, et cela, je le répète, dans quelques siècles à peine.

Il faut discuter, à l'aide des documents recueillis par mon éminent confrère, la progression de la population dans les conditions absolument nouvelles où se trouvent nos sociétés modernes. Nous rechercherons ensuite, autant qu'elle peut être appréciée, la surface des terres cultivables du globe. De la comparaison de ces deux facteurs, nous tirerons les conséquences qu'ils comportent. Avant de le faire, il convient d'étudier le passé, il peut nous aider à connaître le présent et à mieux prévoir l'avenir.

II

L'homme a certainement vécu sur la terre depuis plus de dix mille ans. Les découvertes qui se renouvellent chaque jour apportent les preuves les plus sérieuses à l'appui de ce chiffre; elles permettent même d'affirmer que c'est là un minimum et qu'il serait difficile, avec un nombre aussi restreint de siècles, de

¹ *Classe des sciences*, 16 décembre 1896.

remonter jusqu'aux contemporains du grand tigre et du grand ours, jusqu'aux troglodytes n'ayant pour habitations que les cavernes creusées par les eaux, pour armes et pour outils, que quelques misérables cailloux grossièrement travaillés. Durant cette longue vie de l'humanité, la population s'est lentement, bien lentement accrue. A aucune époque, elle ne paraît avoir été considérable; à aucune époque, elle ne progresse régulièrement. Des causes trop nombreuses et trop graves s'y opposaient.

Relisons les historiens de l'antiquité. Ils nous disent, à chaque page, les tristes scènes dont ils furent les témoins, et souvent les victimes. Ils nous montrent ce qu'étaient les envahisseurs qui ont détruit l'empire romain, ce qu'étaient les Visigoths, les Alains, les Huns, les Sarrasins, tant d'autres encore, ce que furent plus tard les Musulmans se ruant sur Byzance avec une barbarie dont leurs descendants ont conservé la tradition. Partout, la mort et la destruction marquaient le passage de ces cruels vainqueurs. Les femmes, les enfants eux-mêmes, n'étaient guère épargnés; la famine, la misère la plus affreuse, suites trop certaines de l'invasion, venaient achever l'œuvre néfaste qu'elle avait commencée.

Les épidémies étaient peut-être plus redoutables encore. Nous les voyons exercer leurs ravages dès l'antiquité la plus reculée. La peste sévit au siège de Troie, plus tard en Egypte, au pays de Canaan, à Rome, en 738, en 461, en 451, en 433, avant l'ère chrétienne. Thucydide nous a conservé le récit de la peste d'Athènes. Celle qui paraît sous Justinien avait, paraît-il, pris naissance en Egypte; elle s'étendit rapidement en Syrie, en Asie Mineure; elle arriva jusqu'à Constantinople, où il mourait jusqu'à mille personnes par jour. De Constantinople, elle gagna l'Europe, exerçant partout les plus cruels ravages.

Mais rien n'égale l'horreur de ceux de la grande peste noire du quatorzième siècle, peut-être parce qu'ils sont mieux connus. Son souvenir est resté dans la mémoire des peuples, et les historiens racontent que 25 millions d'hommes, à cette époque le quart de la population européenne, périrent. Elle pénétra en Italie par Venise; en 1348, elle gagnait Florence, où l'émouvant récit de Boccace en a consacré le souvenir. La France était atteinte à son tour. La Provence, où elle débuta, perdit les deux tiers de ses habitants. La Chronique de Saint-Denis nous dit que la mortalité fut si grande en Languedoc, qu'il n'y demeura pas la sixième partie du peuple. Montpellier conservait à peine le dixième de sa population¹. A Narbonne, il y eut trente mille décès. Vers la fin d'août, l'épidémie

¹ Germain, *Histoire de Montpellier*.

s'étendait aux pays de Languedoyl. Elle n'y fut pas moins terrible; dans beaucoup d'endroits, selon le continuateur de Guillaume de Nangis, sur vingt hommes, il n'en restait pas deux. On portait, chaque jour, cinq cents morts de l'Hôtel-Dieu de Paris au cimetière des Innocents, devenu un véritable charnier. La famine venait aggraver la situation. Le lait manquait aux mères, et on en vit réduites à manger des enfants qu'elles ne pouvaient plus nourrir. La faim, la maladie, la mort, frappaient sans distinction les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux confondus dans une suprême agonie. Les salaires augmentèrent pendant les vingt années qui suivirent la peste tant les bras manquaient au travail, tant la population était réduite. « Où est maintenant ce Paris qui était une si grande cité! » s'écrie douloureusement Pétrarque¹, parcourant la France peu d'années après ces terribles épreuves.

Au siècle suivant, une nouvelle épidémie vint ramener les mêmes scènes de mortalité et d'horreur. A Paris, des milliers d'habitants périrent². Les loups que l'on ne chassait plus, pullulaient dans le bois de Vincennes ou le bois de Boulogne, et un vieux chroniqueur raconte qu'ils dévorèrent un enfant non loin de Notre-Dame.

Nous ne pourrions que continuer ces mêmes lugubres récits pour les épidémies qui se montrèrent au seizième, au dix-septième siècle. Au début de ce dernier, la Chine, point de départ du fléau, fut, disent ses historiens, complètement dépeuplée. Pour clore enfin cette funèbre liste, en 1656, la peste apparut de nouveau en Europe; en cinq mois, 300 000 hommes moururent à Naples, 14 000 à Rome, 60 000 à Genève, 50 000 à Amsterdam, 70 000 à Londres, où l'épidémie débuta en 1664 et où il nous faudrait redire les mêmes scènes de désolation que nous avons décrites à Paris. La crainte de la contagion brisait tous les liens de famille et d'amitié; les voisins se fuyaient, la femme abandonnait son mari, le père désertait ses enfants, l'égoïsme humain se montrait dans sa hideuse laideur.

Ce fut la dernière apparition de la peste à bubons en Europe; elle ne sévit plus qu'à l'Extrême-Orient, où elle est à l'état endémique, et nous la voyons encore actuellement à Bombay, où elle paraît avoir été importée de Shang-hai ou de Hong-kong, dans des balles de coton.

Revenons en arrière; pour nos vieux aïeux la guerre venait ajouter à l'horreur de la situation. Elle était partout, incessante et sans trêve, de famille à famille, de ville à ville, de province à

¹ *Senilium*, lib. X, ep. XII.

² Coycèque, *l'Hôtel-Dieu de Paris*, t. I, p. 117 et 118.

province, de royaume à royaume. Les moindres bourgades étaient fortifiées et des tours de guet s'élevaient dans les campagnes pour signaler les mouvements de l'ennemi. La guerre étrangère succédait à la guerre civile, les luttes religieuses aux luttes politiques. La guerre de Cent ans, commencée en 1337, ne se termina qu'en 1438. Les horribles famines qu'elle engendra, le soulèvement des Jacques, achevaient la ruine du pays. « Le meurtre, la rapine, l'incendie, le pillage des églises, le viol des jeunes filles et tout ce que peut imaginer une rage sarrasine s'en étaient suivi », écrit un chroniqueur dont le naïf langage peint l'horreur des contemporains¹. Quelques années après la fin de la guerre, les Etats du Languedoc proclamaient que le tiers des habitants de la province avaient péri². La Normandie n'était pas moins maltraitée, et aux états généraux de 1484, Jehan Masselin affirmait que le pays de Caux n'avait pas conservé la centième partie de sa population³. En Bourgogne, le rôle des impositions montrait que la moitié des habitants étaient « mendiants et quérans leur pain⁴ ».

Les guerres de religion ne furent pas moins désastreuses. Fromenteau⁵, écrivain protestant dont le vrai nom est resté inconnu, affirme, avec quelque exagération peut-être, que 763 200 hommes périrent, que 12 300 jeunes filles furent violées, que 128 256 maisons furent brûlées. « Encore, ajoute-t-il, ce résultat est incomplet, plusieurs diocèses n'ayant fourni aucun renseignement. »

Le dix-septième siècle apporte le même sinistre contingent et oblige aux mêmes répétitions. Robert Miron nous apprend que de 1628 à 1631, il mourut à Toulouse « plus de quatre vingt mil personnes suite de misère et de maladies contagieuses; les maisons des quelz estoient dézertes et ruinées entièrement depuis ce tems-là⁶ ».

La peste était, à Angoulême, à l'état endémique. Etienne Pasquier, se rendant à Cognac, « traversa tel grand bourg où il n'y avait plus que quatre ou cinq pauvres ménages et dans lequel on ne trouvoit pas de quoi manger ».

En 1636, l'épidémie fut terrible à Paris. Les hôpitaux encombrés de malades ne pouvaient plus suffire. L'Hôtel-Dieu était tristement

¹ *Chron. de Charles VI*, liv. IV, ch. 1.

² D. Vaissette, *Hist. du Languedoc*, t. V, p. 21.

³ On peut consulter un excellent travail de M. de Beaumanoir, inséré dans le t. XXVIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*.

⁴ Nous empruntons la plupart de ces détails au magnifique travail de M. Levasseur, *la Population française* (3 vol. in-8°).

⁵ *Le Trésor des Thrésors de France, c'est-à-dire le Secret des finances*. Paris, 1581.

⁶ L. de La Pijardière, *les Inondations et les pestes à Toulouse*.

célèbre; les patients, entassés les uns sur les autres, couchaient jusqu'à quatre dans le même lit, s'empoisonnant mutuellement et mourant en nombre immense. Tout le quartier était un foyer d'épidémie, et la maladie décimait régulièrement la capitale¹. En Franche-Comté, en Bourgogne, la peste changeait en déserts les bassins de la Saône et du Doubs, déjà dévastés par les armées².

La fin du siècle que nous décorons si pompeusement du nom de Louis XIV, fut peut-être plus navrante encore. « Il meurt tous les jours un si grand nombre de pauvres, mandait à la cour M. de Bouville, intendant du Limousin, qu'il y a des paroisses où il ne restera pas le tiers des habitants³. » — « Dans le bas Armagnac, disait à son tour, au mois d'avril 1694, l'évêque de Montauban⁴, il ne nous reste pas le tiers des âmes qui y étoient il y a trois ans; les maladies et les désertions ont presque tout emporté; la plupart des terres n'ont pas été cultivées; on a vécu en beaucoup d'endroits de vieux pépins de raisin et de racines de fougère qu'on faisait moudre. »

Les mêmes faits se passaient dans l'Ouest. En 1700 et en 1710, dit le docteur Kemmerer, les insulaires de l'île de Ré ont mangé du pain de son, des racines d'herbes, des tiges de vigne; et le syndic général écrivait « que la faim de ces malheureux, pour s'assouvir, ravale l'humanité au-dessous de la brute⁵ ». Ce règne, si glorieux à son début, se terminait tristement. Il nous faut enregistrer la défaite de nos armées, l'invasion de nos provinces, la dépopulation du pays. « La France n'est plus qu'un grand hôpital désolé, écrivait Fénelon au roi⁶. La culture des terres est presque abandonnée, les villes et les campagnes se dépeuplent. Tous les métiers languissent et ne nourrissent plus les ouvriers; tout commerce est anéanti. »

La misère de l'organisme prédispose à une mort rapide; on ne saurait donc s'étonner que les faits que nous venons de citer aient amené un affaiblissement marqué de la population. Si nous prenons pour exemple la généralité de Paris, « dans deux élections, celles de Mantes et d'Etampes, la comparaison avec les registres des villes et le rôle des tailles des paroisses montre que le peuple

¹ Hanotaux, *Paris en 1614*.

² A. Feillet, *la Misère au temps de la Fronde*.

³ A. de Boislisle, *Correspondance des fermiers généraux*, t. I, p. 294.

⁴ *Ibid.*, t. I, p. 360.

⁵ *Bul. Soc. Anth.*, 1890, p. 79.

⁶ Aucun doute ne peut exister sur l'authenticité de cette lettre, dont le brouillon a été retrouvé dans les papiers de Fénelon. A-t-elle jamais été remise au roi? Le fait me paraît très douteux. On peut consulter, sur ce point, la *Vie de Fénelon*, par M. Paul Janet, dans la collection Hachette.

est diminué de moitié, dans les autres élections du tiers ou du quart¹ ». Il en était de même dans toute la France. Forbonnois portait la population à 16 ou 17 millions²; Saugrain ne l'estimait même qu'à 15 millions³. M. Levasseur, — et son autorité est incontestable, — pense que le premier chiffre est lui-même au-dessous de la vérité.

Le règne de Louis XV, si triste sous tant de rapports, fut relativement prospère. Les guerres furent limitées dans leur durée, on ne cite aucune épidémie désastreuse, et bien que les moyens de communication fussent très défectueux, aucune famine générale; aussi le chiffre de la population s'était-il relevé à 24 millions en augmentation de plus d'un tiers sur ceux que nous venons de donner⁴.

Les premières années de Louis XVI furent marquées par un nouvel accroissement. Necker, en opérant sur les relevés de 1775 à 1780 et en y ajoutant la Corse, évalue notre population à 26 millions, et encore Malthus prétend-il que ce chiffre est trop faible⁵. Enfin le dénombrement, cette fois officiel, de 1801 vient clôturer le dix-huitième siècle avec une population se montant, pour la France, à 27 445 297 âmes.

Il n'est pas sans intérêt de résumer les différentes phases de la population française telle que les savantes recherches de M. Levasseur permettent de les établir approximativement. Elles serviront de point de comparaison dans la suite de ce travail.

| | | |
|--|---------------|------------|
| La Gaule, au temps de César, comptait | 6 700 000 | habitants. |
| — sous les Antonins. | 8 700 000 | — |
| La France, sous Charlemagne. | 8 à 9 000 000 | — |
| — au début du xiv ^e siècle. | 22 000 000 | — |
| — sous Charles IX. | 20 000 000 | — |
| — à la mort de Louis XIV. | 18 000 000 | — |
| — sous Louis XVI. | 26 000 000 | — |
| — en 1801. | 27 445 297 | — |

¹ État adressé au roi en 1697.

² *Recherches sur les finances de la France*, Bâle, 1758. — Forbonnois, qui mourut seulement en 1800, fut un des premiers membres de l'Institut, lors de sa reconstitution.

³ *Dict. univ. de la France ancienne et moderne*. Paris, 1726; 3 vol. in-f^o.

⁴ Les dénombremens de la population, à cette époque, étaient fort incomplets. Ainsi, en 1754, Mirabeau évaluait celle de la France à un peu plus de 16 millions. Messance parle de 13 millions; l'abbé d'Expilly, dans son *Dictionnaire des Gaules et de France*, publié en 1762, de 22 millions. Jusqu'à nos jours, nous n'avons que des données fort incertaines sur lesquelles il est difficile de rien fonder de bien sérieux.

⁵ *Essai sur le principe de la population*.

Ces chiffres montrent que, malgré les guerres, malgré les épidémies et les désastres de toute nature, la population française ne cessait de s'accroître. De la mort de Louis XIV à la mort de Louis XVI, cet accroissement s'élevait, répétons-le, à près d'un tiers. Telle est l'élasticité de la race humaine que, si quelques années de calme et de paix ramènent la prospérité dans un pays, la natalité se relève avec vigueur, les naissances viennent rapidement combler les vides antérieurs, et on a pu dire avec raison que la nourriture du peuple est un des grands facteurs de l'accroissement de la population¹. Cet accroissement disparaît avec les révolutions et ne peut être assurée que par l'ordre et par la paix.

Nous avons pris pour exemple la France qui, naturellement, offre un plus grand intérêt pour nos lecteurs. Nous pourrions reprendre cette même longue passion pour l'Angleterre, pour l'Allemagne, pour l'Italie, pour tous les peuples de l'Europe. Partout, les mêmes causes amènent les mêmes effets, et il faudrait nous livrer à une fastidieuse répétition de guerres et de révolutions, de famines et d'épidémies, de races s'éteignant dans la misère, de pays prospères ruinés par la défaite, écrasés par un brutal vainqueur. L'histoire l'affirme à chaque page avec une cruelle éloquence.

Il est une autre cause de la faible progression de la population durant les siècles écoulés. Dans l'antiquité, au moyen âge, durant les temps modernes eux-mêmes, l'esclavage et le servage étaient acceptés par tous les peuples et consacrés par leur législation; ils disparaissent bien lentement de nos jours, devant une meilleure conception des droits de la race humaine. Le serf ne pouvait se marier sans l'assentiment de son suzerain; l'esclave devait accepter la femme qu'il plaisait à son maître de lui imposer. Dans ces conditions, la natalité était faible et il faut bien imputer cette faiblesse au régime dominant, puisqu'elle s'est accrue dans une rapide progression parmi les nègres des Etats-Unis, depuis l'abolition de l'esclavage à la suite de la guerre de Sécession, et que nous constatons le même fait en Russie, depuis que le servage a pris fin par l'édit à jamais mémorable d'Alexandre II.

Les conséquences des faits que nous venons de rapidement résumer sont incontestables; elles ont lourdement pesé dans le passé sur le développement de la population; nous allons maintenant voir les changements considérables que les temps nouveaux ont apportés au progrès de la race humaine.

¹ Buckle, *Hist. of Civilization*.

III

Le dix-neuvième siècle, aujourd'hui si près de sa fin, laissera une trace lumineuse dans l'histoire de l'humanité. Sa gloire et sa grandeur apparaîtront plus clairement encore à nos arrière-neveux qu'à nous-mêmes qui jouissons des incalculables bienfaits qu'une civilisation sans cesse grandissante nous procure, sans peut-être en éprouver la reconnaissance qu'ils méritent. La face du monde est changée depuis cinquante ou soixante ans, et les vieillards ont peine à retrouver les souvenirs de leur jeunesse. Le progrès est partout, progrès dans l'aisance et la richesse générale¹, progrès dans la science et dans l'industrie, progrès dans l'hygiène populaire, progrès dans les relations de nation à nation, avant tout progrès chez les peuples se refusant chaque jour plus énergiquement à ces guerres sanglantes, à ces hécatombes d'hommes si souvent et si inutilement sacrifiés.

Ces progrès se résument en un fait d'une incomparable éloquence. L'indice le plus sûr de la prospérité d'une nation est l'accroissement rapide de sa population, disait Adam Smith. Or la

¹ Les progrès de la richesse sont très marqués dans tous les pays civilisés; ils le sont surtout en France, où le petit nombre d'enfants y contribue largement. Voici quelques-uns des chiffres sur la propriété bâtie donnés par le ministère des finances. Je les crois exagérés, destinés surtout à appuyer les prétentions du fisc, et c'est sous cette réserve que je les reproduis. Le nombre des maisons était, en 1851-1853, de 7 149 490, leur valeur locative, de 850 392 616 francs; leur valeur vénale, de 17 474 545 543. En 1887-1889, le nombre des maisons s'élevait à 8 653 272; leur valeur locative à 2 477 388 480 francs; leur valeur vénale à 26 027 317 455. Nous trouvons seulement, depuis cette époque, 2473 châteaux de plus; mais leur valeur vénale est montée de 528 à 1909 millions. Le nombre des usines a décréu de 2889, par suite de la fermeture de beaucoup de petites usines qui ne pouvaient soutenir la concurrence, la fatale loi du siècle; en revanche, leur valeur a presque triplé; elle est montée de 1276 à 3152 millions. En résumé, depuis un demi-siècle, la valeur de la propriété bâtie s'est accrue de 152 pour 100. L'accroissement de la fortune mobilière n'est pas moins remarquable. Elle vient d'être évaluée par l'administration des contributions directes à 179 milliards et demi, ainsi répartis : 24 milliards de rente française, 20 milliards de valeurs étrangères, 20 milliards d'actions et d'obligations de chemins de fer, 5 milliards d'actions de la Banque de France, d'actions et d'obligations du Crédit foncier, 4 milliards de dépôt aux Caisses d'épargne. Le surplus est constitué par les actions et obligations industrielles, les valeurs de toute espèce d'une énumération trop longue. Je crains que ces évaluations n'aient été faites surtout au profit des besoins toujours croissants du fisc. Je maintiens donc ici aussi les réserves que j'ai faites pour la propriété immobilière.

population de l'Europe a doublé depuis le commencement du siècle : de 175 millions, elle s'est élevée à 347 millions ¹ ! Suivant un autre calcul présenté, en 1887, au congrès de statistique réuni à Vienne, cette population était, en 1788, de 144 561 000 âmes, en 1886, de 349 000 000, donnant ainsi, en un siècle, une augmentation de 140 pour 100. Un savant statisticien, Loua, se fondant sur les recensements de 1831 à 1871, assigne à la période de doublement de la population une durée de 77 à 87 ans, en basant son calcul sur la méthode géométrique qui paraît ici la plus exacte, de 111 ans, par la méthode arithmétique ².

Sans nous attacher à des divergences qui tiennent à des données différentes, à des calculs différents, nous nous contenterons de remarquer que le fait qui domine la situation économique et démographique, fait reconnu par tous ceux qui s'occupent de la question, est l'accroissement considérable de la population de l'Europe, accroissement qui s'accroît chaque année.

Acceptons donc les chiffres que l'on donne, tout exagérés qu'ils peuvent peut-être paraître, étant donnée la difficulté, l'impossibilité même où l'on est d'établir avec quelque exactitude la population européenne à la veille de notre grande Révolution ³.

L'accroissement d'une population peut se produire de deux manières différentes : par la vigueur de la natalité ou par la prolongation de la durée de la vie. Il faut l'étudier successivement sous ces deux faces. Si nous recherchons la natalité dans les divers pays de l'Europe, nous verrons qu'elle varie dans des proportions considérables. Elle tend peut-être à s'affaiblir légèrement pour certains peuples ; mais c'est en France seulement que cet affaiblissement devient un véritable danger ; c'est en France seulement, parmi tous les pays civilisés, que nous voyons depuis quelques années, et cela dans des temps de calme et de prospérité, le chiffre des décès dépasser celui des naissances.

Le général Brialmont a relevé le taux de la natalité en Europe, de 1874 à 1892 ; nous reproduisons les chiffres qu'il donne. Ce taux a été de 485 pour 10 000 âmes en Russie, de 423 en Hongrie, de 420 en Serbie et en Roumanie, de 384 en Autriche, de 365 en Espagne, de 364 en Italie, de 357 dans l'empire allemand, de 353 en Portugal, de 308 en Norvège, de 305 en Angleterre, de 295 en

¹ Levasseur, *Statistique de la superficie et de la population de l'Europe*.

² *Journal de la Société de statistique de Paris*, 1876.

³ On peut voir ce que j'ai dit un peu plus haut de la population de la France dans les dernières années du dix-huitième siècle et de l'incertitude qui règne sur les résultats. On jugera ainsi ce que peuvent être les recherches étendues à toute l'Europe.

Danemark, de 286 en Belgique, de 282 en Suède, de 281 en Suisse, de 262 en Grèce, de 223 en France¹.

Un autre tableau portant sur quelques États de l'Europe permet de se rendre compte mieux encore de l'accroissement de la population durant ces dernières années, accroissement en grande partie dû à l'excédent des naissances sur les décès.

| CONTRÉES. | POPULATION | ANNÉES | ACCROISSE- | DATE |
|---------------------------|-------------|----------------|----------------------------|-----------------------------|
| | TOTALE. | d'observation. | MENT. | DU DÉNOMBREMENT. |
| Allemagne. | 52 250 894 | 1890-4 | 3 134 995 | 2 décembre 1895. |
| Italie. | 31 102 833 | 1891-5 | 1 647 008 | 1895. |
| Russie | 121 405 828 | » | 1 587 057 ² | Au courant de l'année 1895. |
| Angleterre. | 37 880 764 | 1891-5 | 2 092 558 | 5 avril 1891. |
| Autriche-Hongrie. | 41 384 950 | 1890-4 | 1 962 198 | 31 décembre 1890. |
| Espagne. | 17 974 323 | » | 313 991 | 1892. |
| Belgique. | 6 410 783 | 1890-4 | 267 458 | 31 décembre 1895. |
| Hollande. | 4 669 576 | 1891-5 | 314 415 | Décembre 1892. |
| France | 38 343 192 | 1891-5 | déficit 1 445 ³ | 1891. |

La prolongation de la durée moyenne de la vie se démontre par l'abaissement du taux annuel de la mortalité. Il est frappant en Angleterre, où nous pouvons le suivre depuis plus de deux siècles; on comprend en l'étudiant la longue stagnation du pays et la faiblesse de sa population qui, au commencement du siècle, n'atteignait guères que 9 millions⁴.

| | | | | |
|-----------------|---|---|-----|--------------|
| De 1660 à 1679, | | | 803 | pour 10 000. |
| De 1681 à 1690, | » | » | 421 | » |
| De 1746 à 1755, | » | » | 355 | » |
| De 1846 à 1855, | » | » | 249 | » |
| De 1866 à 1870, | » | » | 224 | » |
| De 1870 à 1875, | » | » | 200 | » |

¹ Depuis 1892, ce chiffre s'est malheureusement encore abaissé.

² Moyenne annuelle. Le tableau des naissances et des décès est très irrégulièrement publié. Nous donnons cette moyenne d'après le *Statesman's Year-Book*, 1894.

³ Encore faut-il dire que ce chiffre ne représente pas le fait réel. Les relevés de natalité et de mortalité comprennent les étrangers établis, ou même de passage en France, et, chez eux, les naissances l'emportent largement sur les décès. Si le chiffre était ainsi rectifié, il faudrait certainement porter le déficit à plus de 50 000.

⁴ Williams, *Statistical Society*.

| | | | |
|---|---|---|-------|
| De 1875 à 1880, le taux de la mortalité était de 200 pour 10 000. | | | |
| De 1880 à 1885, | » | » | 193 » |
| De 1885 à 1889, | » | » | 187 » |
| En 1889 ¹ | » | » | 178 » |

Ce dernier chiffre est remarquable, c'est le plus faible qui ait jamais été obtenu dans aucun temps et dans aucun pays.

Cette prolongation de la durée de la vie humaine est un des faits les plus frappants de notre siècle. Nous le relevons chez toutes les nations européennes. En France, la vie humaine s'est accrue de plus d'un tiers; elle était de 28 ans 9 mois avant la première Révolution, de près de 35 ans en 1834, de 38 ans 10 mois en 1865, elle dépasse aujourd'hui 40 ans. Selon un autre calcul, la mortalité était de 1 sur 26,8 de 1780 à 1784, de 1 sur 39,6 en 1816, de 1 sur 42,8 en 1891.

La durée moyenne de la vie, selon M. Chadwick, s'est élevée en Angleterre, durant le règne de la reine Victoria, de trente à trente-huit ans. Il y a là un avantage en faveur de la population française, mais il est plus apparent que réel, car le chiffre de la mortalité en France est de plus de 4 pour 100 plus élevé qu'en Angleterre²; le nombre des naissances, bien plus considérable chez nos voisins que chez nous, entraîne forcément une mortalité infantile correspondante qui vient abaisser la durée moyenne de la vie³. Cette durée n'est donc pas un criterium infaillible pour établir la situation démographique d'un peuple, et il faut d'autres recherches pour arriver à quelque certitude.

Malgré cette réserve, ces exemples sont saisissants; nous pouvons les suivre, à un moindre degré peut-être, chez toutes les nations civilisées. Il est facile de se rendre compte de leur cause. Ceux qui peuvent jeter un long regard sur un passé disparu, savent la différence qui existe dans nos villes et dans nos campagnes. Les vêtements deviennent chaque jour plus élégants et plus confortables, la nourriture meilleure, plus saine, plus abondante. On ne voit guère que dans quelques villages à l'extrémité de la France ces chaumières si nombreuses autrefois, au toit de chaume,

¹ *Congrès d'hygiène*, 1891.

² En 1895, la dernière année publiée, la mortalité, en France, a été de 22,4.

³ Durant les cinq dernières années connues, avec une population sensiblement égale, la moyenne des naissances a été en Angleterre de 1 120 000; en France, de 850 000. En 1895, la natalité est même descendue à 834 000, et, dans 58 de nos départements, les décès l'ont emporté sur les naissances. La différence dans le nombre des enfants peut quelquefois dépendre des circonstances propres au climat ou à la race, mais elle tient surtout et avant tout à la volonté de l'homme.

au sol de terre battue, aux chambres basses, étroites, souvent infectes, aux fenêtres trop petites pour donner un libre accès à l'air et à la lumière, où des familles entières s'entassaient dans une triste promiscuité, et où les bestiaux eux-mêmes trouvaient au besoin leur refuge.

Partout, nous constatons les faits que nous racontons pour la France. Partout, l'aisance est plus répandue, les conditions du travail sont améliorées, la hausse des salaires est générale; de là cette prolongation de la vie humaine, l'honneur de notre temps. Je ne sais pas une plus éloquente défense de notre société moderne si indignement calomniée, si audacieusement menacée. Je ne sais pas de réponse plus topique aux déclamations socialistes. Dieu, dans ses desseins infinis, n'a pas voulu que l'égalité existât sur la terre. L'égalité dans la force, l'égalité dans l'intelligence, l'égalité dans la santé, l'égalité dans le caractère, ces grands facteurs de la vie, ne se sont jamais rencontrés chez les hommes, quelles que soient leur race ou leur nationalité, ils ne se rencontrent même pas chez les animaux, et il n'est guère téméraire d'affirmer qu'ils ne se rencontreront jamais. Pour les hommes, l'inégalité dans la richesse, l'inégalité dans le bonheur matériel, sont une des conséquences des inégalités dans les conditions de la naissance.

Ces différences si profondes, si souvent inévitables dans la destinée des êtres humains, sont un des grands mystères de la vie. La foi en Dieu, la confiance dans l'au-delà, peuvent seuls les expliquer et les justifier. Le devoir des nations chrétiennes est, par une action incessante et intelligente, de porter à cet état de choses les remèdes praticables, en se gardant avant tout des utopies empiriques prêchées chaque jour par tant de charlatans éhontés. Leur succès amènerait rapidement la ruine générale, plus rapidement encore la ruine de ceux à qui ces hommes promettent la richesse, sans croire assurément eux-mêmes à leurs paroles.

Tout en constatant la prolongation de la durée de la vie, il faut bien ajouter que cette prolongation s'obtient dans de mauvaises conditions. Les générations actuelles sont loin d'avoir la vigueur virile, intellectuelle et morale de celles qui les ont précédées. « Cela tient, dit le docteur Rochard¹, non pas à ce qu'on a laissé vivre des gens qui auraient dû mourir; mais au bien-être exagéré, à la vie trop confinée, à l'abus des émotions et du travail intellectuel, en un mot, à l'existence trop intense de nos sociétés civilisées. » C'est là une ombre malheureusement trop vraie dans le brillant tableau de leur développement.

¹ *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} février 1887.

L'accroissement si marqué dans la durée de la vie, l'accroissement si marqué dans la population, qui est une de ses conséquences, sont certainement dus aux immenses progrès que nous avons fait ressortir. Grâce aux facilités nouvelles, les disettes qui ont décimé les peuples dans les siècles passés ne sont plus possibles en Europe; elles ne seront plus possibles dans les autres continents, à mesure que le réseau des voies ferrées se complétera et que les arrivages de céréales, par le jeu naturel du commerce, viendront combler les déficits locaux produits par une mauvaise récolte. Grâce à une hygiène mieux entendue parmi les masses, les épidémies sont enravées et rapidement éteintes; vraisemblablement notre continent n'est plus destiné à connaître leurs cruels ravages. La vaccine a eu raison de la variole¹; le sérum, de la diphtérie²; les rayons Röntgen permettent de voir jusque dans les plus profondes cavités du corps humain; les antiseptiques ont autorisé des opérations qu'aucun chirurgien n'eût osé tenter il y a un demi-siècle à peine. La science arrivera à vaincre la peste elle-même, ce fléau si redouté des générations qui nous ont précédés³.

Nous ne pouvons espérer un semblable succès pour un fléau non moins terrible que les épidémies. La science et le progrès ne peuvent rien contre la guerre; ils ne peuvent rien contre les passions ou la folie des hommes, et la civilisation, sur ce point, reste impuissante contre la barbarie. Les grandes guerres de la première République ou de l'Empire ont coûté à l'humanité, dit le général Brialmont, 5 millions d'hommes; la guerre de Crimée, 750 000; celle d'Italie, d'une si courte durée, 45 000; la guerre de la Sécession, en Amérique, 232 090; la guerre entre l'Autriche et la Prusse, terminée par la bataille de Sadowa, 45 000; nos tristes guerres de 1870, 215 000⁴; la guerre turco-russe, 250 000. A ces

¹ Avant la découverte de la vaccine, pour ne citer que ce seul exemple, chaque année, il mourait de la variole, en Westphalie, 264, à Berlin, 342 habitants sur 10 000. Depuis qu'une loi a rendu la vaccination et la revaccination obligatoires en Prusse, il n'est mort sur le même nombre d'habitants que 0,16 en 1884, 0,14 en 1885, 0,05 en 1886, soit 5 par million au lieu de 3000! (Dr Devaux, *Rapport sur la vaccination*, 1891.)

² Bien que les expériences du docteur Koch n'aient pas encore donné le remède de la tuberculose, il est permis d'espérer que l'on arrivera assez promptement à ce succès si considérable pour l'avenir du genre humain, puisque cette cruelle maladie entre pour un cinquième dans la mortalité générale.

³ Le docteur Yarsin essaie en ce moment un sérum à Bombay, où la peste sévit avec une certaine violence. Mais un rapport des médecins autrichiens envoyés sur les lieux ne permet guères de croire au succès. *Bull. Acad. des Sciences*, Vienne, 21 mai 1897.

⁴ Ce chiffre ne paraît point exagéré. Les décès pour les quatre années

hécatombes, il faut ajouter, d'après les statistiques préparées par le docteur Engel, les pertes causées par la guerre des Allemands contre les Danois, qui avaient vaillamment accepté la lutte contre de trop puissants voisins, par les expéditions de Chine, du Mexique, de la Cochinchine, par celles dues à la guerre entre la Serbie et la Bulgarie, aux luttes dans l'Afghanistan et dans l'Afrique équatoriale. On peut évaluer le nombre de ceux qui ont péri dans ces diverses expéditions à un minimum de 148 000.

Les guerres n'ont donc pas manqué au dix-neuvième siècle. A celles citées par le docteur Engel, il faut ajouter celles que nous avons soutenues au Tonkin et à Madagascar, celles des Italiens en Abyssinie, celles des Anglais aux Indes et dans le Dongola; il faut ajouter les luttes révolutionnaires qui ont si souvent ensanglanté tant de régions différentes. Encore les chiffres que nous donnons ne représentent-ils que les hommes tués sur le champ de bataille ou morts dans les ambulances; or, a-t-on dit avec raison, le pillage des habitations, les champs ravagés, la destruction d'établissements industriels fondés à grands frais, celle des capitaux souvent amassés au prix de pénibles sacrifices, la ruine et la misère remplaçant l'aisance, les angoisses de la défaite, les maladies épidémiques qui suivent le retour au foyer font mourir bien plus de monde que le sabre ou le canon. D'après Johann von Bloch¹, les hommes tués sur le champ de bataille ne s'élèvent guère qu'au cinquième des pertes totales, les quatre autres cinquièmes sont causés par les fatigues ou les maladies.

Ces faits sont sans doute attristants; mais le progrès dû à des mœurs plus douces se montre même au milieu des horreurs de la guerre; le carnage s'arrête devant la mort, la haine fait place à la pitié et l'on ne verra plus, comme sur le champ de bataille de la Moskowa, des blessés mourant de faim et de soif trois jours après le combat, et réclamant à grands cris une mort secourable.

*Quidquid delirant reges, plectuntur Achivi*²,

a dit le poète; mais, hélas! les peuples sont plus cruels que les rois, et les fureurs populaires ont enfanté plus de luttes que ne le fit jamais l'ambition des conquérants.

qui ont précédé la guerre se sont élevés, en moyenne, à 878 000; or 1870 a donné 1 046 909, et 1871 1 271 010 décès, soit, pour les deux années, une augmentation de 461 919, qui représente approximativement, pour la France, le total des victimes de la guerre. Il faut ajouter les pertes des Allemands, non moins considérables que les nôtres. Le général Brialmont ne compte que ceux qui ont été tués sur les champs de bataille.

¹ *Jahrbücher*, 1895.

² Horace, *Epist.* I, II.

L'instinct de la combativité et de la destructivité est naturel à l'homme, il se manifeste chez lui dès son plus jeune âge, et Montesquieu a pu dire « que l'état de guerre commence dès que les hommes sont en société ». Un savant américain, le docteur Brinton, après avoir remarqué que jamais batailles plus terribles ne furent livrées qu'au dix-neuvième siècle, que jamais armées plus colossales ne furent réunies, que jamais plus de dépenses improductives ne furent accumulées, ajoute philosophiquement : « En dépit des innombrables misères qui accompagnent la guerre, elle restera un des grands véhicules du progrès ¹. » Tel est aussi l'avis du général Brialmont ². Pour lui, la civilisation est sortie des luttes qui, à toutes les époques, ont accéléré la marche de l'humanité. C'est là une réédition des paradoxes de Proudhon, qui prétendait que la guerre était nécessaire au progrès. Je ne puis accepter ces théories, je vois les maux sortis de la guerre, je suis encore à chercher ses bienfaits.

Les chiffres donnés sur l'accroissement de la population dans les différents pays de l'Europe s'appuient aujourd'hui sur des documents irrécusables; nous sommes donc fondés à admettre que la population de notre continent double en moins d'un siècle ³ et que cette proportion doit même s'élever encore, à mesure que la civilisation, sous la forme d'une instruction plus répandue, d'une hygiène mieux entendue, d'une aisance plus développée, pénétrera de plus en plus les parties encore semi-barbares de la Russie, de l'Autriche, des régions balkaniques, du sud de l'Italie, de la Turquie, d'autres encore, où beaucoup est à faire dans cette voie ⁴.

Cette progression s'appuie sur les conditions actuelles de la vie. Tant que ces conditions se maintiendront, elle persistera et gran-

¹ *Races and Peoples*, New-York, 1892.

² *Loc. cit.*, p. 913.

³ En France, l'accroissement de la population, calculé de 1817 à 1867 a été en moyenne de 155 168 par an, soit le 217^e de la population, alors de 33 millions. La population française, si cet accroissement s'était maintenu, aurait doublé en cent cinquante et un ans. (Matthieu, *Ann. du bureau des longitudes*, 1870.) Ce chiffre doit être aujourd'hui profondément modifié. A chaque décade, on constate la diminution de la natalité, et la France, pour maintenir sa population, ne peut plus compter que sur la prolongation de la durée de la vie. L'accroissement, depuis 1789, n'a été que d'un tiers. Dans la Grande-Bretagne, la population a triplé durant la même période, et, en Allemagne, elle s'est élevée de 28 à 52 millions. (A. Dumont, *La dépopulation. Rev. de l'école d'anth.*, 1897.)

⁴ Le remarquable accroissement de la population de notre continent a eu lieu malgré les pertes sensibles que l'émigration lui a fait subir. Pour ne citer que ce seul fait, de 1821 à 1890, l'émigration a entraîné aux Etats-Unis près de 16 millions d'hommes, presque tous Anglais ou Allemands.

dira vraisemblablement encore. Mais sommes-nous assurés que ces conditions se maintiendront? N'escomptons-nous pas trop facilement l'avenir? Les dernières années du dix-neuvième siècle lèguent au vingtième des problèmes redoutables. Nous assistons aux débuts d'une transformation sociale dont le siècle qui suivra le nôtre subira les conséquences. La confusion est partout dans notre société en apparence si brillante. Les masses prétendent aux jouissances de la vie sans le travail, à l'aisance sans l'économie¹. Comment une société, si avancée qu'elle soit sous bien des rapports, peut-elle prospérer en présence de semblables utopies appuyées sur une force inconsciente et brutale comme le suffrage universel? Quelles misères, quelles ruines, et, pour revenir à la question qui nous occupe, quelle dépopulation n'entraîneront pas les modifications successives de cette société s'accomplissant forcément au milieu de luttes sans cesse renaissantes, de révolutions sanglantes, d'une anarchie sans frein, du retour à une barbarie au moins partielle. C'est là le secret de l'avenir. Nous ne pouvons que l'entrevoir et ajouter seulement que ce sont là des éventualités qui renversent tous les calculs des statisticiens.

Une autre question se pose. Dans quelle mesure l'incontestable progression dont tout témoigne dans la population européenne se retrouve-t-elle dans la population des autres continents? Est-il possible de l'apprécier approximativement, de la discuter, même sérieusement, avec les données incertaines et incomplètes à notre disposition? C'est là ce qu'il convient maintenant d'examiner.

IV

Le nombre des habitants du globe, tel que les statisticiens le donnent, repose, je viens de le dire, sur des données fort incertaines; il n'est possible de fonder sur elles que des calculs très approximatifs, différant entre eux dans une large mesure. Selon les *Mittheilungen*, cette population s'élevait à 1392 millions en 1882, à

¹ M. Maurice Block étudie, dans un travail remarquable, les dépenses que les socialistes mettent à la charge de l'État. Il les évalue en heures de travail, toute monnaie étant supprimée. Il estime que les seules charges relatives aux vieillards et aux enfants figureront pour 41 heures sur 100. Sous le régime collectiviste, les ouvriers auraient donc à verser, pour ces deux chapitres du budget seulement, les deux cinquièmes du produit de leur travail, et leur situation, loin de s'améliorer, s'aggraverait singulièrement. (*Le budget d'un État collectiviste. Acad. des sc. mor. et politiques*, 20 mars 1897.) N'est-ce pas un signe des temps de voir des savants de la valeur de M. Block obligés de discuter sérieusement de semblables insanités?

1480 millions en 1890¹. L'*Annuaire* publié par le Bureau des longitudes porte ce nombre à 1433 millions en 1879, à 1497 millions en 1890, ainsi répartis : 360 millions en Europe, 153 en Afrique, 824 en Asie, 38 en Océanie, 122 dans les deux Amériques². Ces chiffres ne permettent qu'une conclusion acceptable : la progression générale de la population du globe, progression constatée surtout en Europe.

Donnons maintenant la thèse que le général Brialmont développe avec une grande science et une étude approfondie des éléments qu'elle comporte. Il base ses calculs sur les chiffres empruntés aux *Mittheilungen*, soit 1392 millions d'habitants en 1882, et 1480 millions en 1890, ce qui donne, en huit ans, un accroissement de 88 millions, soit 6,3 pour 100³. Si l'on calcule sur cette base, ajoutet-il, la date où la population du globe s'élèvera à 27 milliards, c'est-à-dire au double du nombre d'hectares que mesure la surface non immergée du globe, on aboutit à l'année 2282⁴. Ainsi, dans moins de quatre siècles, dans un espace de temps comparable à celui qui nous sépare de François I^{er}, la terre aura une population moyenne aussi dense que celle de la Belgique ou de la Saxe, actuellement les pays les plus peuplés du globe⁵.

L'accroissement de la population est le fait qui domine et qui dominera de plus en plus toute la situation économique des peuples. Tant qu'il ne dépassera pas la limite des ressources que l'industrie ou le travail de l'homme peuvent procurer, cet accroissement produira de grands et glorieux progrès. S'il pouvait en être autrement, si le nombre des hommes n'était plus en rapport avec le nombre d'hectares cultivables sur la surface du globe, l'hum-

¹ *Petermann's Geographische Mittheilungen*. — H. Wagner und A. Supan, *Die Bevölkerung der Erde*.

² *Ann. Bureau des longitudes*, années 1879, 1897. — *Bull. de l'Institut international de statistique*, 1887.

³ Relevons la différence des chiffres donnés par l'*Annuaire du Bureau des longitudes* de 1879 à 1890; en 11 ans, la population du globe ne se serait accrue que de 64 millions. Si, pour les calculs de la statistique, cette différence est considérable, elle importe peu à la portée philosophique de la question que nous étudions.

⁴ Cette population, en supposant la progression constante, serait de 2890 millions en 1978; de 5954 millions en 2074; de 11 908 millions en 2166; de 22 846 millions en 2258; de 27 405 millions en 2282.

⁵ La densité de la population varie singulièrement selon les pays. Nous la voyons en Saxe de 253 habitants par kilomètre carré, de 218 en Belgique, de 147 en Hollande, de 109 en Italie ou au Japon, de 100 (?) en Chine, de 97 en Allemagne, de 96 en Angleterre, de 79 en Autriche, de 71 en France, de 54 en Hongrie, de 35 en Espagne, de 11 en Suède, de 9 en Turquie, de 6 au Mexique, de 5 en Russie. Pour l'Europe prise en bloc, la densité par kilomètre carré ne dépasse pas 34.

nité serait exposée aux plus graves dangers et le problème le plus redoutable se poserait devant les populations appelées à nous succéder. Laissons parler le général Brialmont ¹. « Comme la population s'accroît indéfiniment, dit-il, et qu'il n'en est pas de même de la production des subsistances qui est limitée par l'étendue et le rendement des terres, il arrivera un moment où l'équilibre entre la population et la production sera rompu et où il ne pourra se rétablir que par la disparition de ceux qui ne trouveront plus de place au banquet de la vie. »

Le général Brialmont donne, à l'appui de cette thèse, c'est le premier point à établir, divers exemples qui montrent que ce n'est pas seulement en Europe que la population augmente, mais qu'il est, sur d'autres continents, des nations où la proportion est plus forte encore. Chacun connaît la rapide progression des Etats-Unis. En 1790, la population ne dépassait guère 4 millions; elle s'élevait, en 1870, à 38 millions, et vingt ans après, à 62 625 250 âmes. Cette augmentation a paru très faible en comparaison de celles données par les précédents dénombrements. Elle a, au dire de leurs journaux, singulièrement surpris les Américains, qui en toutes choses aiment à *faire grand*. Encore cette augmentation est-elle partiellement due à l'immigration qui de 1880 à 1890, s'est élevée à 5 246 613 individus. Les naissances, au contraire, sont en ralentissement marqué; le taux de la natalité qui depuis 1840 se maintenait à 33 est tombé, dans la dernière décade, à 24,86 ². Malthus croyait que la population des Etats-Unis doublerait en vingt-cinq ans. M. Leroy-Beaulieu montre combien cette opinion est erronée ³. Cette population n'augmente guère annuellement de plus de 1 à 1 ¹/₄ pour 100, déduction faite de l'immigration. C'est là un fait qui montre combien les prévisions du général Brialmont peuvent et doivent être modifiées.

Le recensement de 1891 a constaté dans les colonies britanniques de l'Australie une population de 3 955 000 habitants presque tous d'origine anglaise ⁴. Au début du siècle, ce vaste continent, en dehors des misérables indigènes, ne comptait guère que des déportés et les gardiens préposés à leur surveillance. Les immenses pâturages ont permis l'élevage du mouton sur une grande échelle et ont apporté l'aisance, la richesse même aux immigrants ⁵. La dé-

¹ *Loc. cit.*, p. 984.

² *Statesman's Year-Book*, 1894, p. 1069.

³ *Traité d'économie politique*. Paris, 1896.

⁴ Les habitants des îles Fidji, au nombre de 125 442, sont compris dans ce recensement.

⁵ L'Australasie possédait 536 000 moutons en 1829, plus de 49 millions

couverte de gisements d'or est venue encore activer le prodigieux développement de ces colonies. Des villes immenses se sont élevées au milieu de plaines stériles et désertes, il y a bien peu d'années encore : Sydney avec une population de 411 710¹, Melbourne avec une population de 490 894². Ces villes possèdent des édifices remarquables, des parcs, des musées, des universités, toutes les améliorations de nos cités, tout le luxe qui caractérise nos capitales. Rien n'est plus curieux que de suivre le rapide progrès des colonies australiennes se détachant successivement les unes des autres comme des oiseaux qui quittent leur nid dès qu'ils peuvent voler de leurs propres ailes. Toutes jouissent de la liberté politique et municipale la plus complète, d'un régime absolument démocratique. Le suffrage universel, ce redoutable héritage que nous léguons à nos enfants, est même dans quelques-unes d'entre elles étendu aux femmes³. Elles sont rattachées à la métropole par des liens bien fragiles, que les Australiens qui se montrent jusqu'ici très dévoués à la mère patrie, très fiers d'être les sujets de la reine Victoria, pourront rompre dès qu'ils croiront qu'il est de leur intérêt de le faire⁴.

en 1871, près de 80 millions en 1880. Des circonstances défavorables ont ramené, quatre ans après, ce chiffre à 74 millions. (Levasseur, *Rev. géogr.*, avril 1887.)

¹ L'accroissement de Sydney en dix ans a été de 335 740 âmes. Je doute qu'il y ait, même en Amérique, d'exemple d'une pareille progression.

² Melbourne, en 1835, n'était qu'une accumulation de misérables cabanes habitées par une population nomade.

³ Les folies démocratiques sont de nos jours sans bornes; l'Etat du Colorado a non seulement accordé aux femmes l'électorat et l'éligibilité; il leur a aussi permis de former des compagnies de garde nationale, et, en ce moment, ces dames sont fort occupées à choisir leur uniforme!

⁴ Au moment où les questions coloniales prennent, chaque jour, une importance croissante, il est intéressant de suivre le rapide développement des colonies australiennes. En 1861, la Nouvelle-Galles du Sud comptait 350 000 habitants; en 1891, 1 132 000. La Nouvelle-Zélande possédait, en 1858, une population de 59 000 âmes; en 1891, de 626 258. En 5 ans, de 1888 à 1892, les naissances dépassaient les décès de 61 335. Le Queensland avait 2257 habitants en 1846; au dernier recensement, sa population était de 393 000; l'excédent des naissances avait largement assuré ce résultat favorable. En 1844, nous ne trouvons dans l'Australie-du-Sud que 47 366 habitants; la population actuelle dépasse 320 000, et, comme dans le Queensland, cet accroissement est dû à une vigoureuse natalité. La Tasmanie possédait, en 1841, 50 216 âmes; 50 ans après, 146 667. C'est de toutes ces colonies, celle où l'accroissement est le plus faible. L'agriculture ne progresse pas, l'exportation diminue, et, au contraire, de ce que nous voyons chez ses puissantes voisines, l'émigration l'emporte assez largement sur l'immigration. La population de la colonie de Victoria, aujourd'hui une des plus riches de l'Australie, était, en 1836, de 224 colons

Java et Madura témoignent d'un accroissement plus rapide encore que celui de l'Australie et très certainement supérieur à celui de l'Europe. En 1816, ces îles avaient une population de 4 613 000 âmes; en 1830, de 6 830 000; en 1849, de 9 384 000; en 1869, de 15 873 000; en 1889, de 22 818 000; en 1891, enfin, de 24 133 685. En 75 ans le chiffre des habitants a sextuplé¹.

A ces faits cités par le général Brialmont, nous pouvons en ajouter d'autres. Un recensement récent porte la population indigène de l'Égypte à 9 millions. En 1845, quand je l'ai visitée, cette population ne dépassait guère 3 millions. Au temps de sa splendeur antique, sous le règne du grand Ramsès, elle n'atteignait que 8 millions au dire des historiens.

Les possessions anglaises de l'Inde dont la superficie forme la quinzième partie de la superficie totale du globe comptaient en 1841, 158 millions d'habitants, 50 ans après en 1891, 221 millions et en tenant compte des sujets des princes feudataires 287 millions². Il est vrai que pendant le même laps de temps, les annexions avaient porté la superficie du territoire de 856 000 à 966 000 miles carrés. Durant ces dix dernières années, l'accroissement annuel de la population dans les possessions de la Reine n'a guère été que de 2 millions par an, chiffre assez faible pour une population aussi nombreuse³.

pauvres et misérables; elle compte aujourd'hui 1 440 405 habitants. Durant ces cinq dernières années, l'excédent des naissances a été de 99 603, et le chiffre des immigrants, de 77 000. L'Australie de l'Ouest, enfin, possédait, au mois de décembre 1859, 14 837 habitants; en 1891, 49 782; dans cette dernière colonie, l'accroissement tend à s'affaiblir. Il n'a guère dépassé 7 pour 100 dans la dernière décade.

Le taux de la mortalité pour les colonies australiennes est de 15,5 seulement. Dans la Nouvelle-Zélande, il descend même à 12,7. Comme point de comparaison, disons que la moyenne de la mortalité en Europe est de 28, et en France, de 22,4. Sans doute, ce résultat favorable est dû, en grande partie, à la salubrité du climat, au grand développement du bien-être chez les classes ouvrières; mais il ne faut pas oublier que la population comprend un grand nombre d'immigrants dans la force de l'âge, d'où un abaissement sérieux de la mortalité. A côté de ces progrès de la race blanche, il faut placer la rapide disparition des races indigènes. Un recensement, exécuté, en 1849, dans la Nouvelle-Zélande, portait leur nombre à 109 000; en 1878, il n'en restait plus que 42 000.

¹ En 1891, cette population, en y comprenant celle de Sumatra et des Célèbes, s'élevait à 32 millions. Les naissances européennes pour Java et Madura, de 1888 à 1891, ont été de 10 797; les décès, de 7212. Cet excédent, en 5 ans, de 3585 pour une race blanche dans les pays tropicaux, est un fait rare et mérite d'être signalé. (*Statesman's Year-Book*, 1894, p. 784.)

² 195 millions sont de race aryenne; 52 millions sont Dravidiens.

³ *Statesman's Year-Book*, 1894, p. 120, 121. — La progression a été plus

La population du Japon dépasse aujourd'hui 40 millions. La natalité est encore vigoureuse; en cinq ans de 1888 à 1892, le nombre des naissances s'est élevé à 5 674 925, celui des décès à 3 991 098, donnant un excédent annuel de 337 000. Mais à mesure que notre civilisation pénètre de plus en plus le pays, il est triste d'avoir à le dire, le taux de l'accroissement tend à s'abaisser, le chiffre des mariages diminue et par une conséquence forcée, ceux des naissances illégitimes et des mort-nés augmentent¹.

Ces chiffres, que nous voudrions en vain moins arides, ne justifient que dans une certaine mesure la période admise par le général Brialmont pour le doublement de la population du globe. L'affaiblissement de la natalité aux États-Unis, celui des Indes anglaises, celui qui se dessine au Japon, sont des signes caractéristiques des temps nouveaux; ils constituent un facteur qui doit nécessairement entrer en ligne de compte pour l'avenir.

Si nous étudions d'autres pays, nous cherchons en vain les bases d'une évaluation même probable. J'ai entendu, par exemple, discuter la population de la Chine par des hommes ayant le droit d'avoir une opinion sur la question. Les uns la portaient à 300 millions, les autres à 400 et même plus haut encore². Quels calculs sérieux peut-on fonder sur des données aussi divergentes et, il faut bien le dire, aussi peu assurées dans un sens comme dans l'autre.

Nous pouvons en dire autant pour la Perse, pour la Turquie d'Asie, pour les vastes régions de l'Afrique; en dehors de l'Algérie et du Cap, qui sont devenues des colonies européennes. Par quels procédés arrive-t-on à chiffrer la population de ces pays encore si incomplètement connus? Que savons-nous, que pouvons-nous même savoir du mouvement démographique chez les Aïnos du Japon, les tribus Dravidiennes de l'Inde, les Cafres, les Hottentots, les nombreuses races nègres de l'Afrique, chez les Eskimos au nord, les Fuégiens au sud de l'Amérique, les Boschismans de l'Australie, les Orang-Semang de Malacca; chez tant d'autres races

forte dans les États feudataires. Leur population est évaluée à 66 millions, et la progression en 10 ans, en tenant compte des changements territoriaux survenus, a été de 8 526 000.

¹ En 1884, on comptait 334 149 mariages, 60 865 mort-nés, 49 767 enfants illégitimes; en 1892, 325 651 mariages, 91 389 mort-nés; 63 122 enfants illégitimes. (*Statesman's Year-Book*, 1894, p. 721.)

² Le *Nouveau Dictionnaire de géographie*, publié sous la direction de M. Vivien de Saint-Martin, porte la population de la Chine à 404 946 514. La densité de cette population peut être fixée approximativement à 100 par kilomètre carré. Elle est très inégalement répartie; de 198 dans les sept provinces littorales, de 111 dans les quatre provinces centrales, elle tombe à 45 dans les sept provinces frontières.

plongées dans une misère et une dégradation dont elles ne cherchent même pas à sortir.

Par le rapide affaiblissement d'autres peuples que nous connaissons un peu mieux, nous pouvons prévoir leur disparition dans un avenir plus ou moins prochain. C'est encore là un facteur que l'éminent membre de l'Académie royale de Belgique néglige trop facilement.

Ce fait de la diminution de la population est signalé depuis longtemps par les navigateurs pour les îles du Pacifique¹. Bien des causes y contribuent. Les conditions particulières d'existence créées par le contact de races inégalement armées pour le dur combat de la vie, l'impossibilité pour des populations inférieures de s'assimiler la civilisation d'une population supérieure, les causes pathologiques, la tuberculose, les maladies vénériennes par exemple, la prostitution, les avortements, les infanticides, aucune loi ne limitant les droits du père sur ses enfants², et l'enfant est souvent un fardeau dont on veut se débarrasser. Il faut ajouter les luttes jadis si fréquentes de famille à famille, de tribu à tribu, les sacrifices humains, le cannibalisme qui se maintient encore dans quelques-unes de ces îles. Tout événement, même insignifiant, la construction d'une case, le lancement d'une pirogue, la mort d'un des leurs est le prétexte de ces festins, et tel chef engraisse des esclaves en leur honneur. L'affaiblissement de la natalité, malgré le bien-être chaque jour croissant de la population, est la conséquence forcée d'un semblable état social. M. Marestang, dans son *Étude sur les îles Marquises*, montre la natalité tombée à 19,71 par 1000 habitants. Aucune race ne saurait se maintenir dans de semblables conditions ; la dépopulation est leur suite inévitable.

Tous ces faits, d'autres semblables qu'il serait facile d'ajouter, constituent des objections sérieuses à la thèse soutenue par mon savant confrère. Nous reviendrons sur ces objections, contentons-nous de dire ici que nous ne pouvons accepter ses chiffres, soit

¹ L'almanach du gouvernement hawaïen pour 1880 compte, pour les îles Sandwich 44 088 habitants ; on en comptait 69 800 en 1861, 130 313 en 1832. Taïti n'a plus que 6000 habitants. En 1858, la population des Marquises s'élevait approximativement à 11 000 indigènes ; en 1872, on n'en trouve plus que 6045 ; en 1889, 4472. Les îles Gambier qui, en trente ans, avaient perdu 42 pour 100 de leur population, sont aujourd'hui presque désertes. On dit que l'alcoolisme et la prostitution sont la cause de cette dépopulation, mais les îles où les Anglais combattent énergiquement ces fléaux de l'humanité, sont dans les mêmes conditions que les autres sous le rapport de la disparition de la population. (Zaborowski, *Bull. soc. anth.*, 1892, p. 662, 663.)

² Quatrefages, *l'Espèce humaine*, p. 348 et suiv.

qu'il nous dise le doublement de la race humaine dans une période de quatre-vingt-douze ans¹, soit qu'il nous la montre en l'an 2282, atteignant le total véritablement effrayant de 27 milliards! Tous ces chiffres reposent, sauf pour quelques pays européens, sur des données forcément incomplètes, sur des faits dont la vérification est impossible, sur des calculs entièrement approximatifs. Ils pèchent donc par la base et n'apportent aucune certitude.

Nous repoussons plus vivement encore les conclusions admises par un savant géographe anglais. Selon M. Ravenstein², la population des divers continents s'accroît en dix ans dans les proportions suivantes :

En Europe, 8,7 pour 100; en Asie, 6 pour 100; en Afrique, 10 pour 100; dans l'Amérique du Nord, 20 pour 100; dans l'Amérique du Sud, 15 pour 100; en Australie, 20 pour 100; et sur la terre entière, en tenant compte de la population actuelle, de 8 pour 100. Je me demande comment on peut arriver à une semblable précision pour des continents encore incomplètement explorés comme l'Asie ou l'Afrique, comment on peut même y arriver pour des continents mieux connus, où chaque année apporte des éléments différents. J'avoue ne pas le comprendre; aussi ma conclusion sera-t-elle plus modeste. Il est impossible de méconnaître que la population du globe, après s'être maintenue, pendant un nombre incalculable de siècles, à un niveau assez bas, a pris, depuis le début du dix-neuvième siècle, un essor inattendu; qu'elle s'est accrue en Europe, dans des proportions considérables; qu'elle est destinée à s'accroître encore, avec les progrès du travail, de la science, de l'hygiène, de l'aisance générale, ces grands facteurs de la prospérité des peuples, que pour les autres continents, enfin, nous n'avons pas des données assez assurées pour justifier une conclusion sérieuse et que nous pouvons seulement admettre d'une manière générale un accroissement de leur population, sans l'appuyer de calculs plus ou moins précis.

La production parviendra-t-elle à suivre le développement de la race humaine? Parviendra-t-elle, en se maintenant à un niveau progressif, à assurer l'existence de ce grand nombre d'hommes appelés, comme dit le général Brialmont, au banquet de la vie? Telle est la grave question qui se pose devant nous.

¹ Le général Brialmont, en ne portant l'accroissement qu'à 3 pour 100 en quatre ans, chiffre qu'il dit inférieur au chiffre réel, arrive déjà, pour l'année 1982, à une population totale de 2977 millions.

² *Proceedings Royal Geog. Soc.*, janvier 1891.

V

Selon l'*Annuaire du Bureau des longitudes*¹, la superficie totale du globe, autant qu'il est possible de l'évaluer, est d'environ 510 millions de kilomètres carrés; 373,8 millions sont couverts par l'Océan, 136,2 appartiennent aux continents. M. Ravenstein, par un calcul différent, se rapproche des chiffres que nous empruntons à un maître, M. Levasseur. Il évalue à 51 238 000 miles carrés la surface de la terre, soit 4 888 000 miles carrés de terres polaires vastes amas de glaciers, 28 269 000 de terres fertiles, 13 901 000 de steppes et 4 100 000 de déserts. En assumant qu'un jour les steppes et les déserts deviennent partiellement habitables, il arrive à un total de 46 350 000 miles carrés cultivables et propres à assurer la nourriture de l'homme².

Le savant géographe qui nous donne ces détails ne prétend pas faire état des progrès possibles ou probables de l'avenir, et s'appuyant uniquement sur les données actuelles, il affirme que le maximum d'habitants qui pourront vivre sur cette surface est de 207 par mile carré de terres fertiles, 10 par mile carré de steppes, 1 par mile carré de déserts. Dans ces conditions, ajoutet-il, la terre ne saurait jamais nourrir plus de 6 milliards d'hommes, et ce maximum sera atteint dans 176 ans. Le général Brialmont trouve avec raison ces chiffres trop faibles. M. Ravenstein, dit-il, faisant passer un même niveau sur toutes les populations et sur toutes les races, n'a pas tenu suffisamment compte de la fécondité de certaines terres tropicales, de la sobriété de leurs habitants, ni surtout de l'accroissement de production dû aux progrès de l'agriculture. Le maximum d'habitants que la terre pourra nourrir sera certainement supérieur à 6 milliards, mais il ne saurait jamais dépasser le double, et ce chiffre, au taux actuel de l'augmentation de la population, sera atteint dans 270 ans.

Donnons les bases du calcul du général Brialmont. Il évalue à 13 milliards et demi d'hectares la surface des continents. Si l'on retranche de cette surface les régions polaires, les steppes, les déserts, les montagnes couvertes de neige, les roches entièrement dénudées, les forêts, les lacs, les cours d'eau, les terrains rendus improductifs par l'industrie, l'énorme surface qu'occuperont les habitations d'une population devenue huit fois plus nombreuse

¹ Année 1897, p. 460. — Il faut surtout consulter Levasseur, *la Terre* : *Bull. inst. international de statistique*, 1887.

² *Proceedings Royal Geographical Society*, 1890.

que la population actuelle, il restera à peine 2 milliards d'hectares de terres arables, susceptibles d'être cultivées utilement.

Cette surface suffira-t-elle à la nourriture de 12 milliards d'hommes, soit 6 par hectare cultivé, et à celle des animaux qu'il est impossible de négliger, l'homme ne pouvant vivre et prospérer avec une nourriture exclusivement végétale? Le savant membre de l'Académie royale de Belgique n'hésite pas à répondre négativement, et il donne pour exemple sa patrie, un des pays les plus peuplés du globe, où la moyenne des habitants dépasse à peine 3 par hectare¹. Il aurait pu ajouter qu'en Belgique, malgré la fertilité des terres, malgré l'état avancé de la culture, les récoltes ne suffisent pas à la consommation, et que, chaque année, l'on est obligé d'importer un certain nombre d'hectolitres de céréales pour combler le déficit.

Le général Brialmont maintient donc ses conclusions que, dans les circonstances les plus favorables, la terre où nous vivons ne saurait nourrir plus de 12 milliards d'habitants, et que ce chiffre sera atteint vers l'année 2166.

M. Leroy-Beaulieu apporte à l'appui de cette thèse sa grande autorité². Evidemment, dit-il, l'accroissement de la population ne saurait se poursuivre pendant la durée indéfinie des siècles, puisque, si modeste fût-il, au bout de cinquante ou cent siècles, il finirait par transformer la terre en une fourmilière. Le monde, continue-t-il, en admettant que l'homme, pour faire produire à la terre le maximum de céréales, convertisse les pâturages en terres arables, renonce à la nourriture animale, fasse faire à la culture des progrès considérables, ne pourrait nourrir plus de 10 à 12 milliards d'habitants.

La discussion de ces hypothèses est difficile, le général ne nous faisant pas connaître les données sur lesquelles il s'appuie pour ramener à 2 milliards d'hectares la surface cultivable du globe et jusqu'à ce que cette preuve soit faite, nous sommes bien forcés de regarder ses chiffres comme légèrement fantaisistes.

Hier encore, les régions de l'Afrique australe étaient de vastes déserts hantés par quelques misérables Cafres; aujourd'hui, les explorateurs ont reconnu des terres d'une fertilité remarquable dans le Mashonaland, dans le Matabeleland, dans le Bechuanaland, des contrées entières où les Européens peuvent vivre, où les enfants européens peuvent s'élever. Une race nouvelle se crée et

¹ La surface des terres en culture est de 1 955 000 hectares, la population de 6 400 000 habitants.

² *Traité pratique et théorique d'économie politique*, t. IV, p. 540, 634 et suiv.

les Africanders se disputent avec non moins d'ardeur les concessions de terres que les concessions de *claims*. Le manque d'eau rendra plus difficile le défrichement et la mise en valeur de certains déserts comme le Sahara¹ ou l'intérieur de l'Australie. Mais un ingénieur aussi habile que le général Brialmont ne peut méconnaître la possibilité de percer sur des points différents de nombreux puits artésiens. Les nappes d'eau souterraine jaillissant à la surface rendront à ces déserts la fertilité et la vie. On reverrait sur les collines de la Nouvelle-Calédonie, sur les talus des cours d'eau desséchés, les taros aux larges feuilles d'un vert glauque, les bananiers, les cannes à sucre, toutes les herbes qui croissent spontanément sur une terre arrosée et chauffée par un soleil brûlant. Les chemins de fer sillonneront la Sibérie et activeront la transformation déjà commencée. Que sont devenues les vastes forêts que nos ancêtres ont connues²? Celles qui existent encore font place, trop rapidement peut-être, à des habitations, à des champs cultivés, à des pâturages. Les lacs, les marais, seront desséchés, les cours d'eau endigués et ramenés à des limites plus modestes. Sans doute, le développement de l'industrie exige de larges espaces, mais ce développement se restreindra avec la nécessité. Les immenses amoncellements de schistes et de scories³, qui désignaient de loin les puits houillers ou les établissements métallurgiques, se délitent avec les années; des arbres, des arbustes y poussent, l'humus se reconstitue peu à peu et, dans un espace de temps plus ou moins long, ces collines qui paraissaient déshéritées à jamais de toute végétation, reviendront à la culture. Sans doute, l'habitation d'une population si démesurément accrue exigera des étendues plus considérables que celles occupées aujourd'hui. Mais ne voit-on pas, à Chicago, à New-York par exemple, des maisons s'élevant à des hauteurs véritablement vertigineuses. La hauteur

¹ Il est constant que les conditions atmosphériques du Sahara ont été modifiées par une révolution météorologique qui a transformé peu à peu les contrées fertiles encore au temps des Romains, en terres arides. (Largéau, *le Sahara algérien*. Paris, 1881.)

² Au commencement du siècle, les forêts occupaient encore un quart environ des terres du globe. Cette proportion est aujourd'hui fortement réduite. (Maurice Block, *Traité théorique et pratique de statistique*.) Ce défrichement amène des conséquences inattendues. D'après le docteur Jeannel, cité par le général Brialmont, la mortalité, dans les trente départements français déboisés est notablement plus forte que dans les cinquante-sept départements encore boisés. Le même effet a été constaté dans les îles de la Martinique, de la Trinité, de Saint-Domingue, de Maurice.

³ J'ai même tort de parler des scories; les agriculteurs commencent à reconnaître leur valeur et, au lieu d'être un embarras pour les métallurgistes, elles deviennent pour eux une source de profit.

remplace la largeur. Ce système s'étendra à mesure que la valeur du terrain s'accroîtra et restreindra d'autant l'espace réclamé pour la demeure de l'homme.

Il est une autre observation à laquelle le général Brialmont fait bien allusion, mais sans y donner peut-être une attention suffisante. Un agronome éminent, M. de Gasparin¹, enseigne qu'avec un meilleur système de culture on pourrait arriver à des rendements huit fois plus élevés que ceux actuellement obtenus. M. de Gasparin ne connaissait pas encore toute l'importance des engrais chimiques qui, en restituant à la terre les éléments que les récoltes successives lui ont enlevés, ajoutent largement à sa fertilité. Ne voyons-nous pas déjà en France, dans certaines cultures avancées, des récoltes de 40, de 50 hectolitres de blé à l'hectare². Ce qui est aujourd'hui un maximum rarement atteint sera peut-être un minimum dans l'avenir, et la densité croissante de la population aura pour corrélatif un accroissement correspondant dans la production.

On nous répond avec une certaine raison que la culture se perfectionne lentement, et que la population s'accroît rapidement. Je n'y contredis pas; mais est-ce une raison suffisante pour ne pas faire entrer en ligne de compte des progrès d'autant plus assurés qu'ils seront plus nécessaires?

Comment connaître enfin, comment même prévoir les procédés physiques, chimiques, mécaniques que le génie de l'homme enfantera, les forces nouvelles que les siècles futurs lui apporteront, les conséquences qu'elles auront pour son bien-être, pour son extension? Sans doute, il existe des régions qui resteront fermées; les glaciers du pôle où Nansen reconnaissait hier encore, que toute vie est impossible³, les terres tropicales, le Nouveau-Mexique, le Texas, l'Arabie, une partie de l'Inde sous le tropique du Cancer, le Chaco, le désert d'Atacama, une partie de l'Australie sous le tropique du Capricorne⁴, les déserts salins sur d'autres points.

¹ *Cours d'agriculture*, 5 vol. in-8°. Paris, 1845-1857.

² Citons un fait : en Allemagne, le produit moyen de l'hectare planté en blé est de 1600 kilogrammes; en Saxe, un grand agriculteur obtient jusqu'à 5300 kilogrammes.

³ *Nature*, 1896, t. II, p. 403.

⁴ Tous les auteurs qui ont traité la question d'une manière générale concluent à l'impossibilité pour les blancs de coloniser d'une manière fixe les terres tropicales. *True colonization in the tropics by the white race is impossible.* (W. Ridley, *Acclimatization*.) Si le fait est actuellement vrai, ne peut-on concevoir la formation de races nouvelles et mélangées, comme les Africanders, par exemple, déjà cités par nous, qui pourront se reproduire, élever leurs enfants et coloniser le pays?

Mais même dans ces parages inhospitaliers, les terres inhabitables se restreindront peu à peu; l'homme de l'avenir s'étendra, il gagnera successivement, malgré les circonstances adverses, du terrain. Sa vie sera à ce prix.

Comment aussi ne pas se préoccuper des découvertes nouvelles que nos descendants ont le droit d'espérer de l'avenir? Il faut y revenir, car c'est le nœud de la question. Qui oserait prétendre que la science a dit son dernier mot dans la prodigieuse impulsion que notre génération a imprimée à l'humanité. Qui donc aurait pu, au début de ce siècle si fertile en merveilles, soupçonner que la parole humaine traverserait les océans ou les continents; que la pensée, à peine articulée, se transmettrait avec la rapidité de l'éclair? Qui donc aurait pu soupçonner qu'avec le soleil comme seul agent, on arriverait à reproduire les paysages ou les êtres animés; que l'on parviendrait, avec les rayons mystérieux si récemment découverts, à connaître le squelette du vivant, à explorer les cavités les plus profondes du corps humain? Que diraient nos pères, s'ils pouvaient voir les miracles accomplis sous nos yeux, accomplis par nos efforts, le globe sillonné par des voies ferrées, des moteurs mécaniques remplaçant les chevaux dans nos campagnes comme dans nos villes, des vaisseaux marchant à 30 nœuds à l'heure, des canons lançant des boulets à plusieurs kilomètres de distance? Notre orgueil serait assurément bien insensé si nous supposions que le progrès incessant que nous pouvons suivre depuis les temps géologiques¹ s'arrêterait avec nous et que le magnifique génie de l'homme s'éteindrait avec notre génération. Nul ne peut même prévoir les éléments nouveaux que les conquêtes futures de la science apporteront à l'humanité, ni leur influence sur le mouvement démographique, ni les facilités qu'elles apporteront à la vie! Le présent autorise toutes les conjectures, toutes les espérances. Ce sont là des facteurs singulièrement importants qui doivent modifier toutes nos conceptions actuelles.

En tenant compte de ces considérations, d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer et qui se résument en un mot, le progrès incessant, il ne paraît pas exagéré de porter au double, au triple même le nombre d'hectares cultivables et leur produit à un taux bien supérieur au produit actuel, alors qu'arrivera l'échéance fatale annoncée par le général Brialmont. Que deviennent les

¹ Il faut lire le magnifique travail : *Essai de paléontologie philosophique*, que vient de publier M. Albert Gaudry. On voit le développement des êtres selon le plan du Créateur, le développement des facultés, l'activité, la sensibilité, l'intelligence, prouvé par le développement des organes qui les caractérisent.

calculs précis qu'il donne et comment les discuter dans l'ignorance complète où nous sommes des nouvelles conditions d'existence qu'apportera l'avenir?

L'inégalité entre l'accroissement de la population et l'accroissement des forces productives du sol n'est pas le seul danger qui menace l'humanité. Dans un temps assez prochain peut-être, le combustible fera aussi défaut. Les forêts seront depuis longtemps défrichées, souvent avec une coupable imprévoyance¹. Partout où le nombre d'hommes augmente, elles disparaissent rapidement, et déjà l'on peut prévoir l'épuisement des houillères ou des gisements de pétrole, qui ne se reconstituent pas ou qui se reconstituent avec la plus extrême lenteur. La consommation du charbon s'accroît dans de formidables proportions; de 1800 à 1869, elle est montée en Angleterre de 10 millions de tonnes à 108 millions; elle s'élève actuellement à 170 millions, et si les progrès de l'industrie continuent tels que nous les voyons aujourd'hui, dans un demi-siècle, la consommation annuelle approchera de 300 millions. Il est évident qu'avec une semblable consommation, les gisements de houille seront épuisés ou inexploitable dans un délai assez court. Les savants discutent sur le terme fatal. Jevons et Price Williams parlent d'un siècle. Cette période paraît trop limitée à Hull, et dans un travail sur les houillères de la Grande-Bretagne, il estime que si l'on descendait à 4000 pieds de profondeur², on pourrait extraire dans la seule Angleterre 140 milliards de tonnes et assurer la consommation à raison de 300 millions de tonnes pendant quatre siècles et demi. L'exploitation des houillères dans de semblables conditions peut-elle être fructueuse? Peut-elle même être tentée dans l'état actuel de l'industrie? Nous ne le pensons pas. La ventilation et l'épuisement seraient trop onéreuses et le grisou deviendrait une menace perpétuelle, sous la pression à laquelle il serait soumis. Mais la science est loin d'avoir

¹ L'industrie contribue largement à cette destruction. Pendant le cours de l'année 1895, pour n'en donner qu'un exemple, la France et l'Angleterre avaient manufacturé plus de 400 000 tonnes de pâte chimique avec des bois importés de Suède ou de Norvège. Ce chiffre représente le rendement en cellulose de pins ou de sapins âgés au moins de trente ans. Un pin de trente-cinq à quarante ans ne peut fournir plus de 150 kilogrammes de pâte propre à la papeterie. On peut juger par ce détail de l'immense destruction des conifères. Avec une semblable consommation, toutes les forêts de l'Europe auront disparu en un demi-siècle. (Urbain, *les Succédanés du papier. Encyclopédie Léauté.*) On peut consulter sur le passé, Alf. Maury, *les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France*. Le reboisement des pentes dénudées de nos montagnes est une nécessité qui s'impose à bref délai.

² Environ 1250 mètres.

dit son dernier mot et ce qui, au point de vue scientifique ou économique, est à peu près impossible aujourd'hui, deviendra facile dans l'avenir avec les ressources qu'elle saura créer, avec les procédés nouveaux dont elle saura très probablement doter l'humanité.

Nous ne pourrions que répéter pour les dépôts houillers, pour les dépôts de pétrole des autres régions du globe ce que nous venons de dire pour l'Angleterre. Il est certain que, malgré les progrès que l'on peut attendre de l'exploitation, dans un délai relativement court, si on le compare à l'immensité des siècles écoulés, l'homme ne pourra plus compter sur le combustible si important, si nécessaire pour lui. Mais son génie inventif ne lui fera pas défaut. Combien existe-t-il dans la nature de forces inutilisées ou incomplètement utilisées? Ces forces seront les moteurs de l'avenir, les sources du mouvement et de la chaleur. Le vent, les chutes d'eau, les marées, l'éther lui-même, deviendront les serviteurs de l'homme et faciliteront sa marche en avant. Qui donc se doutait, il y a bien peu d'années encore, du parti que l'on pouvait tirer des célèbres chutes du Niagara? Depuis le 1^{er} octobre 1896, le problème est résolu, on utilise déjà ou on utilisera dans quelques mois, une force de 25 625 chevaux¹. Ce n'est là évidemment qu'un faible début; la transmission de la force à distance est encore à peine connue et le Niagara est un réservoir inépuisable².

Ce que le Niagara fait pour l'Amérique du Nord, le Nil peut le faire pour l'Égypte. M. Prompt, inspecteur général des ponts et chaussées, propose de se servir des cataractes comme générateurs de l'électricité. Le projet, paraît-il, est très exécutable et déjà on peut prévoir les filatures, les sucreries, les irrigations si importantes dans le pays, mues par ce nouveau moteur³.

Il faut, dit un chimiste éminent, utiliser la chaleur solaire; il faut utiliser la chaleur centrale de notre globe. Cette dernière peut être captée en creusant des puits de 3 à 4000 mètres de profondeur, ce qui n'est peut-être pas impossible pour les ingénieurs de nos jours, ce qui ne le sera assurément pas pour les ingénieurs de l'avenir. L'eau atteindrait au fond de ces puits une température élevée et développerait une puissance motrice d'une force immense, ressource suprême de l'humanité. M. Berthelot ne s'arrête pas dans cette voie féconde, dans ces espérances réalisables peut-être, dans un avenir plus ou moins éloigné, il s'engage dans le pays des

¹ Rankine, *Electrical Engineer. Nature*, 6 mars 1897.

² On s'occupe également de l'autre côté de l'Atlantique d'utiliser le Saint Laurent qui, dans le comté de Masséna, présente des chutes mesurant plus de 16 mètres.

³ *Correspondance du Times*, mars 1897.

chimères d'où l'on ne peut revenir. « Le jour, continue-t-il, où l'énergie sera fournie économiquement, on ne tardera pas à obtenir de nouvelles substances alimentaires¹, à fabriquer des aliments de toute pièce avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène et l'oxygène pris à l'eau, avec l'azote tiré de l'atmosphère. » Je doute fort que les amis socialistes ou collectivistes du savant secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences acceptent volontiers le menu qu'il leur prépare : « une petite tablette de matière azotée, une petite motte de matière grasse, un petit morceau de fécule ou de sucre et un petit flacon d'épices, le tout exempt de microbes pathogènes ».

Accepteront-ils plus volontiers l'avenir qu'il leur annonce? « Quand la chimie aura accompli dans le monde cette révolution, disait-il dans un banquet récent², il n'y aura plus ni champs couverts de moissons, ni vignobles, ni prairies remplies de bestiaux; l'homme gagnera en douceur et en moralité, parce qu'il cessera de vivre par le carnage et la destruction des créatures vivantes. Il n'y aura plus de distinction entre les régions fertiles et les régions stériles. Peut-être même que les déserts de sable deviendront le séjour de prédilection des civilisations humaines, parce qu'ils seront plus salubres que ces alluvions empestées et ces plaines marécageuses engraisées de putréfaction qui sont aujourd'hui le siège de notre agriculture. La terre deviendra un vaste jardin arrosé par l'effusion des eaux souterraines où la race humaine vivra dans l'abondance du légendaire âge d'or. »

Ajoutons que ces temps merveilleux approchent; c'est en l'an 2000, dans un peu plus d'un siècle, que ceux qui nous remplaceront, en verront naître l'aurore. Il ne s'agit que de découvrir une chimie nouvelle qui change la nature de l'homme aussi profondément que la chimie actuelle transforme et transformera de plus en plus la nature matérielle. On a souvent dit que le génie était voisin de la folie; en serait-il de même de la science qui ne croit qu'en elle-même?

¹ « La science, observe le général Brialmont, est parvenue à extraire des minéraux, la glucose et des corps gras, pourquoi n'en extrairait-elle pas la matière du blé qui se compose d'amidon, de cellulose et de gluten, dont les éléments constitutifs sont le carbone, l'hydrogène, l'oxygène et l'azote. » (*Loc. cit.*, p. 921.)

² Banquet de la Chambre syndicale des produits chimiques, avril 1894.

VI

Quelles sont les conclusions que comporte ce travail? Nous savons mal le passé, nous savons à peine le présent, nous ignorons complètement l'avenir, et c'est sur des chiffres plus ou moins sérieux, des données plus ou moins exactes, qu'il nous faut les établir. Nous avons parlé des espérances ambitieuses que nous pouvions concevoir. Qui peut dire que ces espérances se réaliseront? Qui peut dire ce que seront les siècles futurs? Qui peut dire que les progrès dont nous sommes si justement fiers ne se changeront pas en régressions? Qui peut dire que notre civilisation, qui a créé la richesse et qui, par un juste retour, s'est développée avec elle et par elle, ne se transformera pas, tout au moins pour certains peuples et pour certains pays, en destruction et en barbarie? Sans doute, il n'est plus de ces légions sorties de régions inconnues devant lesquelles les empires s'écroulaient, les peuples périssaient. Mais les barbares ne sont-ils pas au milieu de nous? Ne sommes-nous pas en présence de la grande lutte de ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont, lutte plus savante, mieux organisée qu'elle ne l'a été à aucune autre époque de l'histoire. Faut-il rappeler les Jacques en France, les Anabaptistes en Allemagne? Faut-il dire ce que nous avons, hélas! vu de nos yeux : les Parisiens brûlant avec méthode leurs monuments, détruisant eux-mêmes leur cité, sous les yeux du vainqueur? Ni le progrès de l'aisance générale, ni le progrès de l'instruction, ni la vie plus facile et plus confortable, ni la liberté portée à des limites extrêmes, n'arrêtent la marche du fléau. Supposons ces barbares, le nom n'est que trop juste, maîtres d'un pays, d'une région, d'un continent même, quelle dévastation, quelles ruines n'entraînerait pas leur victoire? Il faudrait des années, des siècles peut-être, pour effacer les traces de leur éphémère puissance, et il n'est pas difficile de prévoir l'action qu'elle exercerait sur le mouvement de la population.

Le danger n'est cependant pas aussi grave, à ce dernier point de vue, que nous pouvons le supposer. Avec les prodigieux moyens dont dispose la société moderne, le passé d'un peuple, ses travaux et ses gloires ne peuvent complètement disparaître, comme l'histoire le montre pour les grands empires d'antan. Si longue et si dure que soit la tempête, si terrible qu'elle se montre pour les peuples condamnés à la subir, le calme finira par renaître, le mouvement démographique reprendra son niveau, et cette société, si éprouvée en se reconstituant avec de nouveaux éléments, reviendra rapidement à ses anciens et inévitables errements.

J'ai montré que grâce aux progrès de la science, grâce aux progrès de l'industrie, les grandes famines, les grandes épidémies, les guerres même de longue durée n'étaient plus à craindre. Ceux qui nous remplaceront n'ont donc à redouter que des arrêts momentanés de leur prospérité, que des perturbations partielles, redoutables pour un moment, mais qui ne peuvent amener que bien rarement, si même elles l'amènent, la dépopulation d'un pays, comme les crises terribles qui ont marqué le passé de l'humanité.

La thèse du général Brialmont se justifie donc dans une certaine mesure. Elle se résume en quelques mots. Dans la constitution de l'humanité telle qu'elle existe, la progression de la population est illimitée, et comme, au contraire, la superficie des terres cultivables est essentiellement limitée, il arrivera forcément un moment où il faudra constater un déficit de production à côté d'un excédent de population et où la terre, par conséquent, ne pourra plus nourrir ses habitants.

C'est là un péril que ne soupçonnaient guère ceux qui nous ont précédés. L'accroissement de la population était regardé comme la force et l'honneur d'un État. Le Parlement de Paris disait à Louis XI, dans des remontrances restées célèbres : « La gloire du roi est dans la multitude du peuple. » Plusieurs siècles plus tard, Frédéric le Grand écrivait dans le même esprit : « Le nombre des peuples fait la richesse de l'État. » Nul ne pensait que l'excès de la population pût jamais devenir un danger. Un démagogue anglais, Godwin, soutenait, à la fin du siècle dernier, que la population du globe pouvait croître pendant des milliers de siècles encore, sans que la terre cessât de suffire à la nourriture de ses enfants¹ ; de nos jours, un économiste éminent, Bastiat, estimait que la densité croissante de la population équivalait à une facilité croissante de la production. M. Thiers, enfin, dans un ouvrage qui eut son heure de célébrité², disait : « Si l'on pouvait imaginer un jour où toutes les parties du globe seraient habitées, l'homme obtiendrait sur la surface du globe dix fois, cent fois, mille fois plus qu'il ne recueille aujourd'hui... L'espèce humaine finira glacée ou brisée, n'ayant encore mis en culture que la moindre partie de l'univers qu'elle occupe. »

Des observations plus précises, plus conformes à la science moderne, permettent de modifier ces conclusions en ce qu'elles ont de trop absolu. Si l'accroissement de la population se maintient

¹ *On Population, an Enquiry concerning the Power of Increase in the Number of Mankind in answer to Mr Malthus.* London, 1820. — Godwin réfute vivement les théories de Malthus, sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

² *De la propriété.* Paris. 1848.

sur le globe aussi rapide qu'il l'est depuis un siècle en Europe, il arrivera forcément un temps où la terre ne pourra plus nourrir cette population débordante. C'est là un axiome qui n'a pas besoin d'être démontré.

A quel moment arrivera ce terme fatal? Je ne suis d'accord avec le général Brialmont ni sur le nombre de siècles qui précéderont ces crises suprêmes, ni sur l'étendue de la surface arable qui, selon qu'on la calcule, avancera ou reculera ce terme. Pour moi, je crois l'avoir prouvé, le nombre de siècles comme l'étendue du sol cultivable sont bien plus considérables que ne le pense l'éminent membre de l'Académie royale de Belgique. Je confesse que je ne possède que des données trop incomplètes et trop incertaines pour établir scientifiquement mon opinion, mais il en est de même pour le général Brialmont. Le champ des hypothèses est vaste; celui des faits appuyés sur des preuves sérieuses est autrement restreint. Le premier seul nous est ouvert, et c'est à l'aide d'hypothèses accumulés que nous arrivons à une conclusion.

Il est certain, je le répète, que si la population du globe continue à s'accroître dans les proportions que nous voyons, si les conditions actuelles des sociétés humaines se maintiennent, il arrivera fatalement un moment où la terre sera inhabitable pour ceux appelés en trop grand nombre à la peupler.

Mais qui peut dire si les conditions actuelles de nos sociétés se maintiendront, qui peut dire si d'autres conditions moins favorables à la progression démographique ne les remplaceront pas et s'il ne faudra pas profondément modifier les conclusions qui découlent de ce qui est aujourd'hui?

Sans doute, rien ne permet de prévoir le retour des cataclysmes lents ou rapides, mais probablement très lents, qui ont marqué les temps géologiques. Les fléaux qui ont joué un rôle si considérable dans les âges écoulés ne seront plus, autant que nous pouvons le présumer, que partiels et limités, par conséquent sans importance durable sur le mouvement de la population si souvent et si durement éprouvée par eux. En dehors de phénomènes géologiques ou météorologiques inconnus, en dehors des crises sociales que notre génération a si imprudemment préparées, est-il un obstacle à cette progression de la population que l'on nous dit, avec raison, si redoutable? Est-il surtout un remède à y apporter? La question n'intéresse ni nous, ni nos descendants immédiats, ni même les générations nombreuses appelées à nous remplacer dans cet avenir qui nous est caché; mais sa portée philosophique est considérable, il convient donc de l'étudier.

Pour les écoles socialistes ou économiques, le problème de l'ali-

mentation, l'équilibre entre ces deux facteurs, la population et la subsistance ne se résoudre que par la restriction de la natalité, à son défaut par l'accroissement de la mortalité, résultat trop certain de la misère générale.

Les sociétés communistes n'ont pu et ne peuvent se maintenir qu'en limitant le nombre des naissances, en se débarrassant des enfants et des vieillards, fardeau trop lourd pour elles, et tel serait leur rôle dans l'avenir. Un des chefs les plus autorisés de l'École allemande écrivait, il y a quelques années, « aucun système socialiste ne peut durer, s'il ne commence par limiter le nombre des naissances¹ ». Il est juste cependant d'ajouter que les diverses écoles ne sont pas d'accord sur ce point. Quelques-unes, en très petit nombre, il est vrai, le repoussent. Aux yeux d'un de leurs célèbres théoriciens, Henry George, la propriété est surtout illégitime, parce qu'elle entrave la progression de la population.

Les économistes ne sont pas moins explicites; tous sont d'accord avec les socialistes allemands. « L'humanité se trouve donc acculée à ce dilemme, dit le général Brialmont : entraver son développement par des moyens préventifs et des moyens de destruction, ou se résigner à voir cet effet se produire par la misère, en vertu de ce principe que la population se proportionne toujours aux moyens de subsistance. »

C'est là un retour aux théories attribuées à Malthus, mais dont il a toujours, paraît-il, répudié la paternité. Au moment, d'ailleurs, où il les promulguait, l'Angleterre subissait une crise redoutable, qui troublait tous les esprits. L'industrie humaine naissait, « fille de l'homme, enfantée comme l'homme lui-même, dans la douleur », a-t-on dit avec éloquence. La loi des pauvres produisait de criants abus, des générations d'assistés tendaient vers l'État leurs mains insatiables; la misère était partout. C'est sous l'impression du triste spectacle qu'il avait sous les yeux, que le célèbre économiste anglais écrivait son traité².

Un membre éminent de l'Académie des sciences morales et politiques espère que les pays fortement peuplés suivront l'exemple de la France, où le paupérisme décroît par l'effet de la diminution de la natalité, conséquence assurée du morcellement du sol et de l'accroissement des richesses. « Nous inclinons à penser, continue M. Levasseur, que plusieurs nations, probablement parmi les plus

¹ Adolf Wagner, *Grundlegung der politischen Öconomie*. Leipzig 1878.

² *An Essay on the Principle of Population; or a View of its past and present Effects on human Happiness*. London, 1798 2 vol. in-4°. — Dans les éditions successives de son livre, Malthus a apporté à ces théories d'importantes atténuations.

denses et les plus riches, verront quelque jour, comme la France, leur croissance se ralentir d'une façon continue et le mouvement de la population se rapprocher de l'état stationnaire; peut-être à cette époque, si l'esprit humain n'est plus hanté par le cauchemar de la guerre, les démographes s'accorderont-ils à louer ce ralentissement comme un grand progrès de la prévoyance humaine. »

Nous ne nous arrêterons pas aux rêveries d'Emile Laveleye, auquel, de son vivant, l'école libérale belge avait prétendu faire une grande réputation. « Les hommes trop nombreux, dit-il, seront-ils réduits faute de vivres à s'entre-dévorer? Non, notre race trouvera son salut dans le véritable progrès, qui peut se résumer en ces mots : plus de lumière, plus de vertu, plus de justice. Plus de lumière fera prédominer la vie de l'esprit sur celle de la brute qui est en nous. Plus de vertu produira plus de continence et plus de prévoyance. Plus de justice enfin, assurant à chacun pleine possession de son travail, généralisera la propriété, antidote éprouvé contre l'excès de la multiplication de notre espèce. »

Nous sommes tentés de répéter pour Herbert Spencer ce que nous venons de dire pour Laveleye, quand le globe sera entièrement habité, quand il sera cultivé aussi bien qu'il peut l'être dans toutes ses parties habitables, quand l'intelligence et les sentiments nécessaires à la vie sociale se seront développés, l'abondance de la population, selon le philosophe anglais, aura accompli sa mission et cessera graduellement. A coup sûr, ni Laveleye ni Herbert Spencer ne peuvent nous dire par quels moyens l'homme pourra atteindre l'état social qu'ils rêvent.

Ainsi donc, le seul remède indiqué par les écoles aujourd'hui dominantes à un état si inquiétant dans un avenir qu'elles disent prochain, est la stérilité voulue ou imposée. « Cette limitation, dit le général Brialmont¹, n'est que l'application sous une autre forme d'une loi de la nature, en vertu de laquelle chaque espèce du règne animal a pour ennemies une ou plusieurs espèces qui en limitent le développement afin d'empêcher qu'aucune d'elles ne finisse par couvrir la terre. L'homme n'a pas à combattre une espèce animale qui le hâisse instinctivement. L'unique ennemi de l'homme est l'homme lui-même. »

Certains économistes vont même plus loin. Ils veulent voir dans cette stérilité volontaire une preuve de civilisation supérieure. Ils louent avec un certain cynisme les Français d'avoir devancé les autres peuples dans cette voie. Ils disent déjà reconnaître le même fait aux Etats-Unis et ils croient en distinguer les symptômes prémoniteurs

¹ *Loc. cit.*, p. 906.

en Angleterre, en Allemagne, en Belgique, au Japon, dans d'autres pays encore où le taux de la natalité s'abaisse périodiquement.

Je ne puis m'associer à cette opinion. Je conteste même les faits sur lesquels ses défenseurs prétendent l'appuyer.

J'ai montré souvent, les lecteurs du *Correspondant* veulent peut-être bien s'en souvenir¹, les dangers qui menacent un pays où la natalité s'arrête, où il meurt plus d'hommes qu'il n'en naît. Malheureusement, nous en voyons chaque jour en France les effets. Les relevés annuels témoignent de sa gravité. Depuis un demi-siècle, le mal sévit avec une intensité toujours croissante et, dès 1867, Broca prévoyait que le moment approchait où le nombre des naissances serait inférieur à celui des décès. Ce qui était alors l'avenir est devenu le présent. Dans certains de nos départements, la proportion est considérable; dans l'Eure, il y a deux naissances pour trois décès. L'Orne, l'Aube, la Côte-d'Or, le Lot, le Gers, le Lot-et-Garonne, sont dans une situation à peu près semblable. Dans quelques cantons, on ne trouve même qu'une naissance pour deux décès². Quand on parcourt les rues des villages, on est surpris du petit nombre d'enfants qui y jouent; quand on consulte les registres scolaires, on comprend mieux encore toute l'étendue du mal. Est-ce là ce que les économistes appellent le progrès de la civilisation? Hélas! c'est son déclin qu'il faut dire. Le progrès est la vie; il ne peut être la mort. L'histoire, si nous la consultons, en donne de nombreux exemples. C'est ainsi que disparurent les grands Romains qui, partis d'un coin du Latium, soumièrent toute la terre alors connue. C'est ainsi que disparaîtra notre race aimable et spirituelle, sociable et humaine, avec ses grandes qualités et ses grands défauts, emportant avec elle nos gloires et nos grandeurs, nos espérances et nos ambitions. La destruction d'une race peut-elle être, je le demande de nouveau, un triomphe de la civilisation?

Le fait du ralentissement de la natalité est-il vrai pour d'autres nations, comme les économistes se plaisent à le proclamer? Il est difficile de l'affirmer ou de le nier pour les États-Unis, où il n'existe pas de relevé annuel du mouvement de la population et où le recensement décennal est faussé dans les conclusions qu'il comporte, par le nombre des immigrants entraînés chaque année de l'autre côté de l'Atlantique, par l'espoir si souvent déçu d'une fortune rapide.

Le relevé des naissances durant les dernières années connues

¹ Je citerai notamment le *Péril national*, 10 et 25 juillet 1890, et le *Cri d'alarme*, 25 avril 1894.

² *Rapport présenté par l'Office du travail au ministre du commerce sur le mouvement démographique en 1895.*

montre qu'il n'en est rien pour les autres pays que l'on cite¹. Les races slaves et anglo-saxonnes ont conservé leur vigoureuse natalité²; elles sont destinées à submerger les races plus faibles et plus mal équilibrées. Si elles aussi doivent défailir, si la richesse et le luxe doivent produire le même effet chez elles qu'ils produisent en France, si ces races étaient condamnées à disparaître à leur tour, les races jaunes sont prêtes à se précipiter en rangs serrés sur l'Occident pour arracher leur patrie aux hommes sans force et sans vigueur qui la peuplent. Est-ce là, je le demande une dernière fois, ce que nos économistes entendent par le triomphe de la civilisation?

On me répondra, et je me suis fait à moi-même cette objection, que je montre tous les dangers qui menacent les nations où la natalité s'affaiblit, où les vieillards qui peuvent bien être l'honneur du pays, mais qui, à coup sûr, n'en sont pas la force, remplacent les jeunes gens; et que j'oublie les dangers autrement redoutables d'une population surabondante et que c'est là la thèse soutenue par les économistes, la thèse qu'il faut réfuter.

Ma réponse sera courte. Je dirai que je ne puis accepter cette fin désastreuse que les savants statisticiens prétendent imposer à l'espèce humaine. Ce n'est pas par une chute si cruelle que notre race doit périr. Je suis soutenu par de plus hautes, de plus immortelles espérances. Dieu n'a pas créé l'homme, il ne l'a pas doué du merveilleux génie qui éclate dans ses œuvres, il ne lui a pas donné l'empire de ce glorieux univers dans lequel nous vivons; il ne lui a pas dit : « Croissez et multipliez³ », pour le condamner soit à une triste stérilité, soit à une si cruelle destruction, que son industrie ne peut vaincre, que son génie ne peut atténuer, — l'anéantissement par la faim. — L'affirmer, c'est nier la divine Providence

¹ Relevé des naissances :

| | Allemagne. | Angleterre. | Belgique. |
|----------------|------------|-------------|-----------|
| 1890 | 1 820 264 | 1 148 258 | 184 819 |
| 1891 | 1 903 160 | 1 126 431 | 190 419 |
| 1892 | 1 856 999 | 1 147 260 | 185 682 |
| 1893 | 1 928 270 | 1 148 983 | 191 698 |
| 1894 | 1 904 297 | 1 154 427 | 190 038 |

Pour l'Angleterre, le relevé va de l'année 1891 à l'année 1895.

² Il faut remarquer qu'en Espagne et en Italie la race latine a conservé toute sa vigueur. Le relevé des naissances et l'accroissement de la population, malgré les circonstances si difficiles que ces deux pays viennent de traverser en témoignent. En Italie, la population est inférieure de 7 millions à la population française; les naissances l'emportent de 300 000 sur les nôtres. En Espagne, la population est d'environ 18 millions, elle n'atteint pas la moitié de la nôtre, et cependant les naissances ne sont inférieurs que de 200 000 par an.

³ Genèse, chap. 1, v. 20.

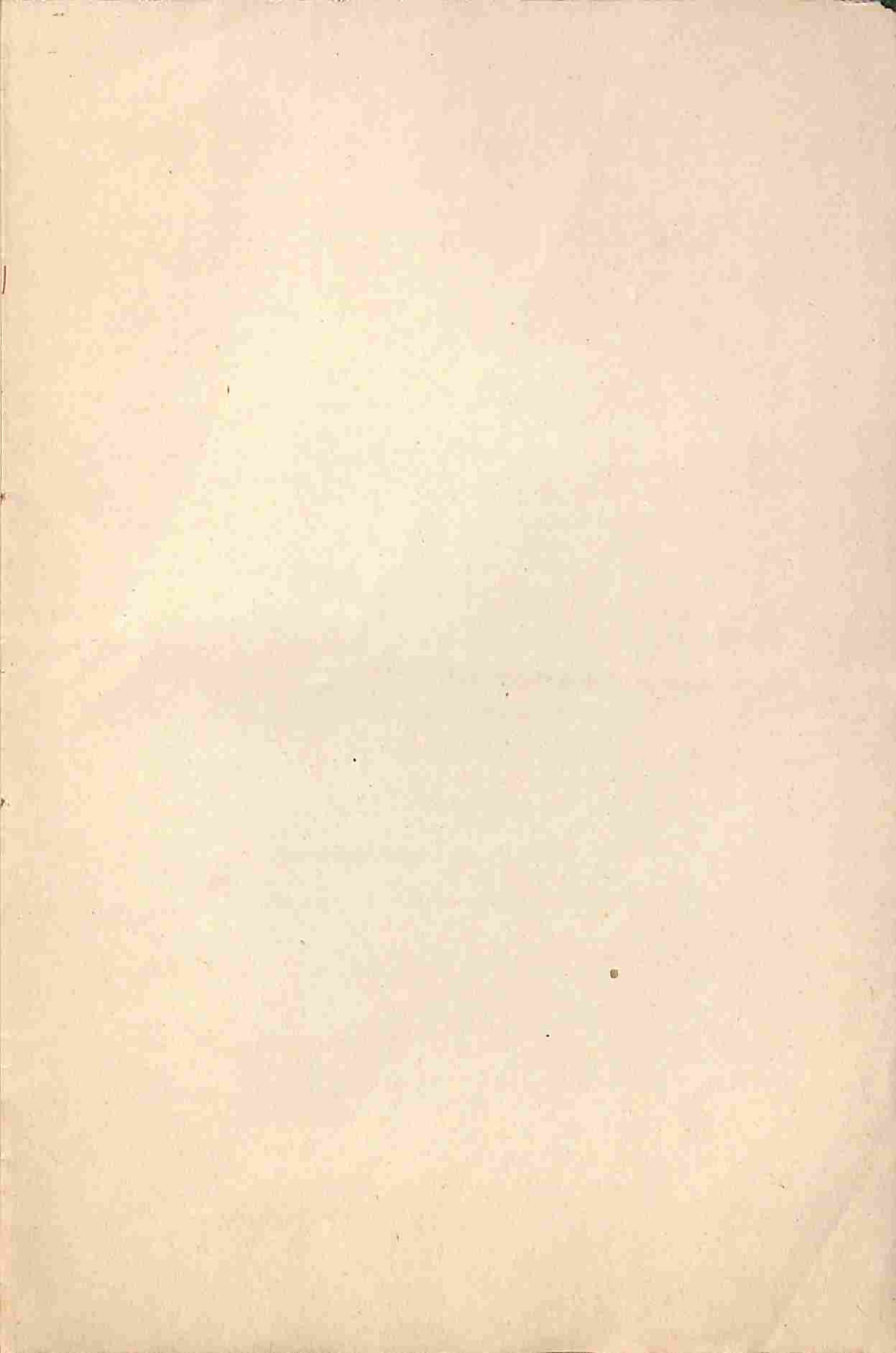
elle-même, et ce n'est pas par quelques chiffres, si habilement groupés qu'ils puissent être, que l'on saurait y parvenir. « Dieu crée les enfants, dit Luther, que l'on est un peu surpris de citer dans le *Correspondant*, il les nourrira. »

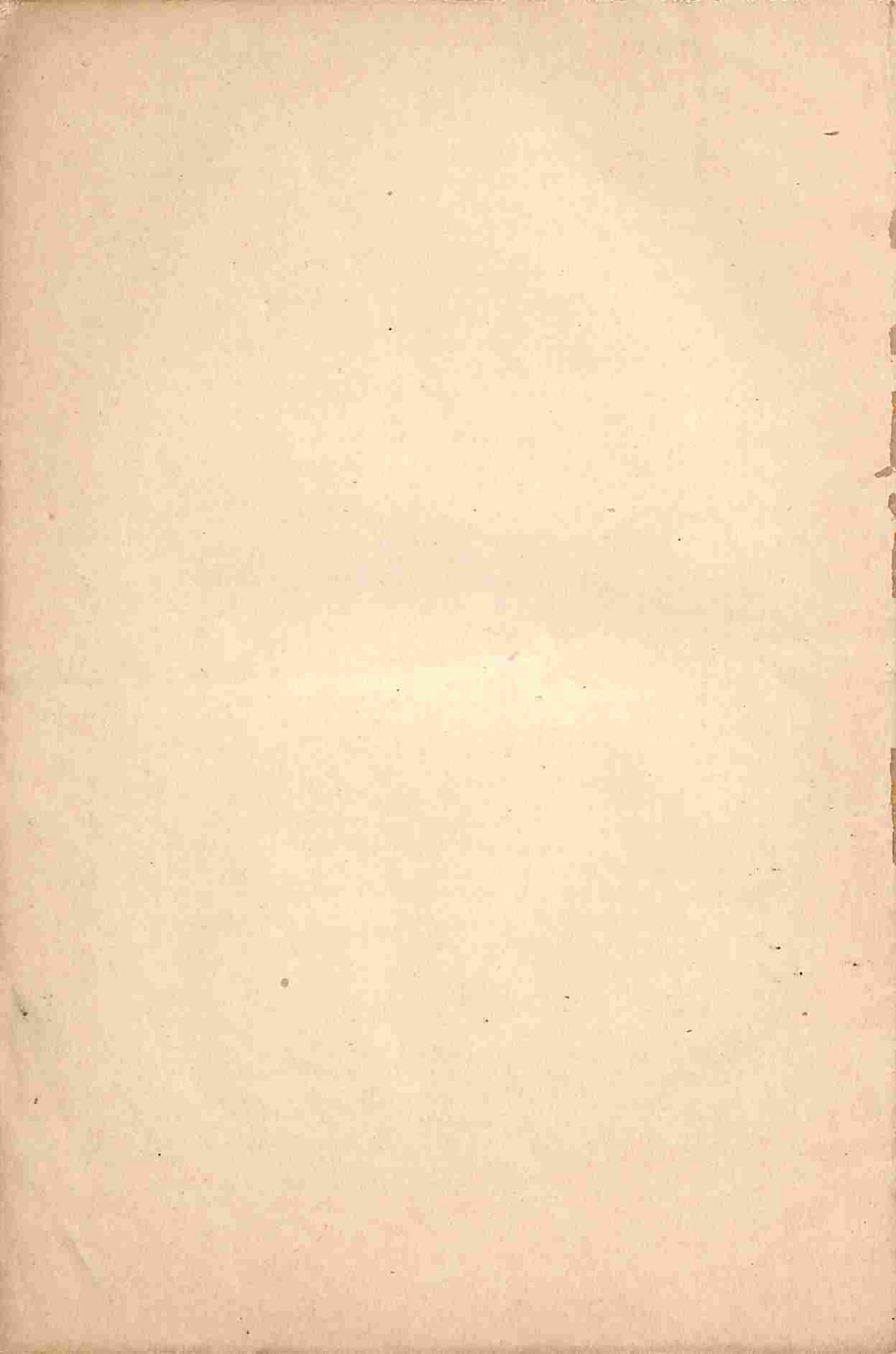
C'est là, il est vrai, une conclusion sentimentale qui ne repose sur aucune base scientifique; mais n'en est-il pas de même des affirmations contraires? Les chiffres de nos adversaires, leurs données, sont exclusivement fondés sur des hypothèses. Ils ne peuvent nous dire pourquoi durant les dix mille ans et plus de son existence, la race humaine s'est si lentement accrue. Les souffrances endurées par les hommes ne peuvent suffire à l'expliquer. Pourquoi, au contraire, notre race a-t-elle pris depuis le dix-neuvième siècle un si rapide essor et cela malgré les guerres qui ont marqué son début, malgré les révolutions sans cesse renouvelées qui ont marqué son histoire? Dans leur ignorance, ils prétendent nous dire un avenir inconnu en s'appuyant sur un passé si incomplètement connu!

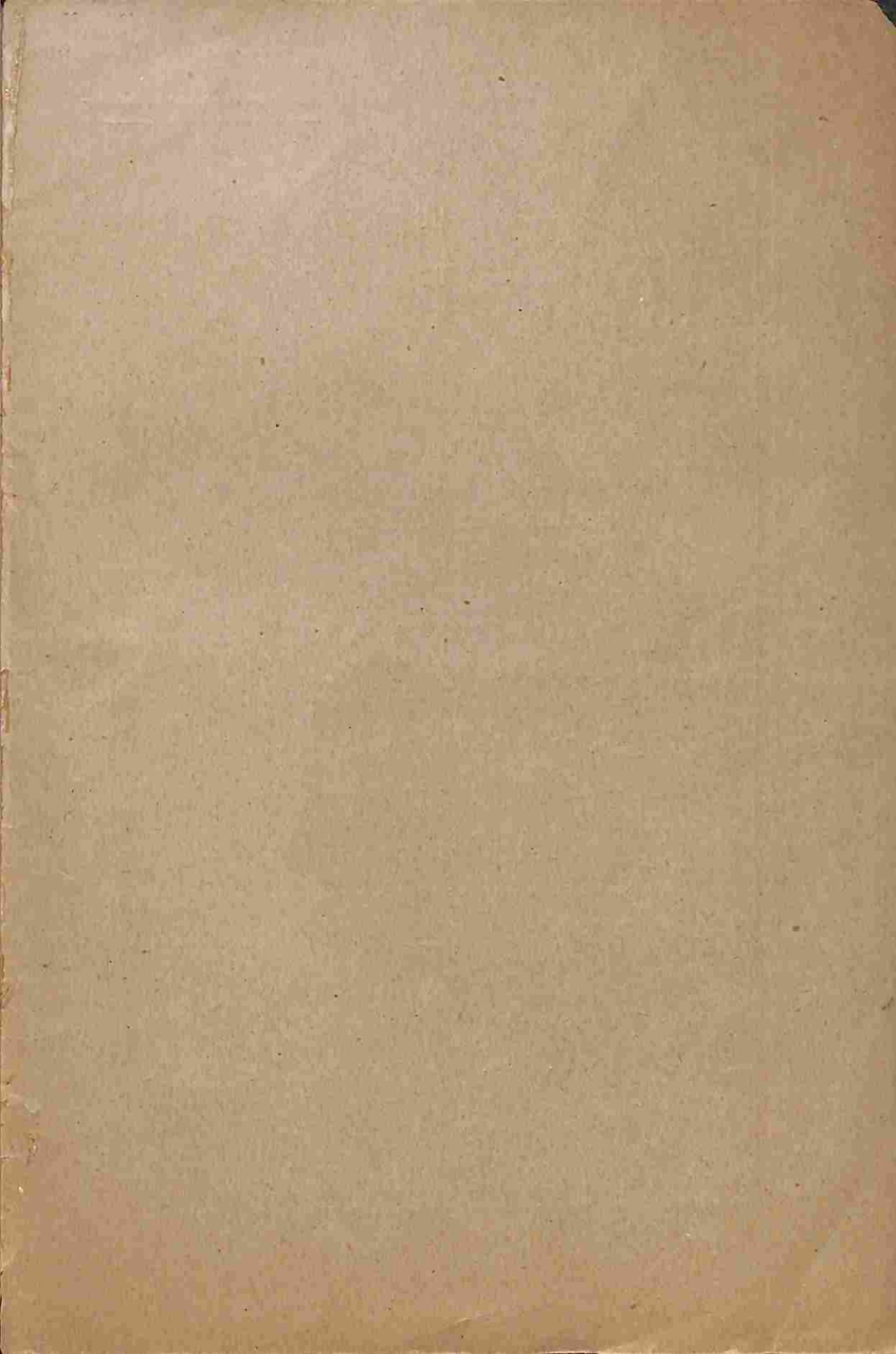
Je crois avoir prouvé que les chiffres mis en avant avec un certain parti-pris ne reposent que sur les faits les plus incertains et les plus aléatoires, et qu'ils peuvent être entièrement modifiés par des circonstances nouvelles impossibles à prévoir. Ne suis-je donc pas en droit de dire que les conclusions de mes adversaires, si sérieuses qu'elles puissent paraître, sont aussi sentimentales que les miennes. Ne prétendons donc pas résoudre des problèmes que nous n'avons aucun moyen de connaître avec quelque certitude. C'est, à l'heure actuelle, la vraie, l'unique solution. Mais cette solution, bien que l'on ne puisse actuellement l'entrevoir, doit assurément exister, car il faudrait sans cela admettre que Dieu a été imprévoyant, que sa souveraine sagesse est en défaut. Cette assertion ne peut se soutenir; elle est incompatible avec la notion même de Dieu, telle qu'elle a été constamment admise non seulement par les chrétiens mais aussi de tout temps par les philosophes spiritualistes. Nous en appelons donc avec confiance à l'avenir pour une solution du problème, solution que le présent ne peut donner.

P.-S. — Le recensement de la population russe a été publié pendant que je corrigeais les épreuves. Au 28 janvier 1897, la population était de 129 211 115 individus; en 1851, lors du 9^e recensement, elle n'était que de 67 380 645. L'accroissement annuel est de 14/1000. S'il se maintient à ce chiffre, et il n'est aucune raison pour qu'il ne se maintienne pas, dans un siècle la population de la Russie sera de 800 millions d'âmes!

(*Nature*, 3 juillet 1897.)







LE
CORRESPONDANT

RELIGION — PHILOSOPHIE — POLITIQUE
HISTOIRE — SCIENCES — ÉCONOMIE SOCIALE
BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE — VOYAGES

SOIXANTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARAIT LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS

PARIS, DÉPARTEMENTS & ÉTRANGER :
UN AN : 35 FR. — SIX MOIS : 18 FR. — UN NUMÉRO : 2 FR. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
PARIS. — 14, RUE DE L'ABBAYE, 14.